

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1996

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou pliquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.
- Opposing pages with varying colouration or discolourations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ayant des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below / Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10x		14x		18x		22x		26x		30x	
				✓							
	12x		16x		20x		24x		28x		32x

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

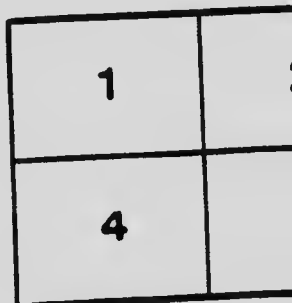
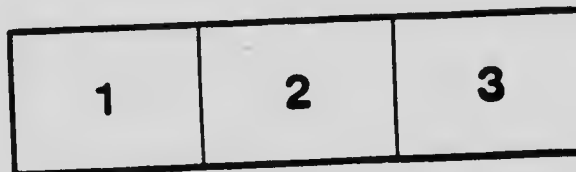
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shell contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

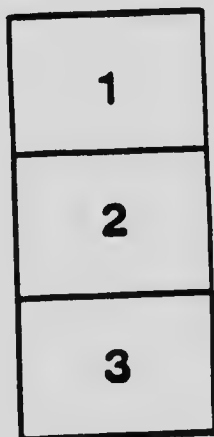
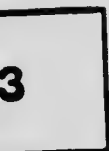
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par la seconde page, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

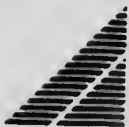
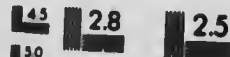
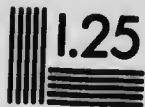
Un des symboles suivants apparaît sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Roman canadien inédit



M. JOSEPH LABARRE

LE CHANT DE LA PAIX

*est une oeuvre d'actualité où un drame
de famille se greffe sur le grand
drame de la guerre.*

CHAPITRE 1er

AU CHATEAU DE LA ROCHE-BRUNE

1900
 Des allées somptueuses qu'ombrageaient des arbres gigantesques, des fleurs de toutes les nuances s'éta-
 laient dans le jardin merveilleux que l'on surnommait pour cela : "Le paradis des fleurs".

On apercevait, au travers de ces feuillages, le magnifique château de la Roche-Brune, qui abritait deux nobles châtelains ainsi que leur fille unique, la Baronne de Castel. Cette dernière, jeune veuve d'une beauté ravissante, avait, malgré sa jeunesse, déjà beaucoup souffert ; mais, aussi bonne que jolie, elle avait pu sans faiblir, gravir son douloureux calvaire en puisant dans son amour, la force de supporter son mari, injustement jaloux, rendu encore plus insupportable par la maladie. Peu à peu, le temps puis l'affection d'un père et d'une mère, avaient cicatrisé la blessure faite à son cœur. Là dans ce château, au milieu des fleurs qu'elle adorait, elle semblait avoir complètement oublié l'amertume de ce triste passé. Un jour, qu'elle se promenait dans les allées de ce jardin, son attention fut attirée par les cris d'une fillette que l'on semblait maltraiter. Il lui était impossible de savoir où se passait le drame, car une haute muraille entourait le jardin du château. Profondément inquiète, sans plus d'hésitation, elle sortit du jardin pour se diriger vers l'endroit d'où semblaient venir les plaintes. Un spectacle douloureux s'offrit à ses yeux. Une fillette couverte de haillons, la figure ensanglantée, gisait sur le sol ; la pauvre enfant était évanouie. La baronne avait dès l'instant, deviné par l'attitude menaçante des enfants qui l'entouraient, ce qui avait pu se passer, et justement indignée elle leur dit :

— Malheureux enfants sans pitié, que vous a donc fait cette pauvre petite pour que vous la maltraitiez

ainsi ? Ne savez-vous pas que c'est mal d'agir de la sorte ? ...

— Mais, s'écria l'un deux !... vous ignorez sans doute madame, que c'est une mendicante, une voleuse. Vraiment, personne ne peut avoir pitié d'une aussi monstrueuse laideur : approchez-vous de plus près, et lorsque vous aurez jugé par vous-même, vous vous apercevrez que nous paraissions plus blâmables que nous le sommes en réalité.

— Oh ! Dieu, quelle horreur, se dit la baronne, jamais je n'aurais cru qu'il pouvait y avoir, dans d'aussi jeunes coeurs, autant de méchanceté. Sans plus écouter ces discours qui n'avaient rien de noble, elle prit dans ses bras l'enfant inanimé, franchit la porte du jardin qu'elle referma, puis disparut dans les allées ombragées du château.

L'acte charitable de la grande dame éveilla le remords dans l'âme des jeunes et misérables agresseurs qui reprirent en toute hâte la route qui les conduisait à leur village.

Rentrée au château, la baronne déposa l'enfant sur un lit, et là, avec une tendresse toute maternelle, elle pensa les blessures de la pauvre petite qui ne tarda pas à reprendre ses sens. Voyant cette belle dame qui la regardait avec pitié et tendresse elle se crut le jouet d'un rêve, mais fut vite rappelée à la réalité par la douleur que lui faisaient ressentir les nombreuses blessures qu'on lui avait si méchamment infligées quand elle voulut fuir sur la route.

Voyant le regard interrogateur de la fillette se poser de nouveau sur elle, la baronne comprit dès l'instant ce qui se passait dans son esprit, s'en approchant, très doucement, elle lui dit :

— Ne crains rien, ma petite, tout danger a disparu pour toi ; tu es ici au château de la Roche-Brune,

et sous ma protection, aucun mal ne te sera fait. crois-moi bien.

A ces mots, l'enfant sentit une grande joie l'invalir, dans un élan de son coeur reconnaissant, elle s'écria :

— Merci, madame, jamais je n'oublierai vos bontés ; je retrouve en vous le coeur de ma mère et je suis sûre que c'est elle, qui du haut des cieux vous a guidée vers moi, soyez assuré que Dieu ne laissera pas votre charité sans récompense.

L'esprit ouvert de l'enfant surprit la baronne. Ce fut avec un intérêt croissant, qu'elle écouta sa lamentable histoire. Orpheline, seule au monde et d'une constitution délicate, qui lui donnait l'apparence d'un enfant très jeune malgré ses quinze ans accomplis, il lui avait fallu après la mort de sa mère quitter son village natal, pour chercher asile chez une parente riche qui demeurait aux environs de Paris, mais la fatalité voulut qu'au lieu de trouver là un foyer accueillant, elle ne trouva au gîte espéré que la plus affreuse déception. En effet, la mort avait déjà depuis quelque temps emporté cette protectrice et ses héritiers avec hâte avaient en plus liquidé tous ses biens et par conséquent vendu la propriété où elle se rendait à des nouveaux riches, qui furent sans pitié pour sa détresse.

N'ayant plus d'argent pour retourner à son village il lui fallut malgré sa répugnance demander l'aumône. Après avoir longuement marché, à bout de force elle allait cueillir quelques fruits dans un champ situé aux environs du château de la Roche-Brune, quand des enfants l'aperçurent et le poursuivirent en lui lançant des pierres, dont l'une l'avait si cruellement atteint. Mais enfin Dieu juste et bon avait eu pitié de sa misère et plaça sur sa route la baronne de Castel, cette femme de coeur et d'esprit qui devait la sauver de la misère et lui offrir la douceur d'un foyer nouveau.

CHAPITRE II

CINQ ANS PLUS TARD

Cinq ans ont passé depuis cet événement. L'enfant recueillie mourante sur la route, maintenant est devenue une jeune fille ravissante, possédant toutes les qualités du cœur et de l'esprit, faisant la joie et l'orgueil de ceux qui l'ont accueillie, puisque nous retrouvons également en elle une artiste incomparable possédant une voix enchantresse.

Un jour qu'elle se promenait comme d'habitude en chantant, sous les épais feuillages, dans le jardin du château, quelle ne fut pas sa surprise de voir tomber à ses pieds un magnifique bouquet de fleurs ; le saisissant aussitôt, sa surprise fut encore plus grande, lorsqu'elle vit, attachée à ce bouquet, une petite carte sur laquelle étaient tracés, d'une écriture fine et serrée, mais lisible, ces mots :

— "Mademoiselle, je n'ai jamais pu entrevoir votre personne, ni votre figure que je devine aussi jolie que votre voix, pourtant chaque jour en passant, comme un malfaiteur, je me cache et vous écoute. Votre voix a conquis mon cœur. Recevez mes humbles et respectueux hommages que j'aurais préféré vous transmettre de vive voix. Mon devoir de soldat m'interdit, ce matin, un arrêt plus prolongé. Il ne tient qu'à vous de faire avec moi plus ample connaissance. Veuillez me pardonner, d'avoir employé un moyen si peu poli pour vous faire connaître ce que je suis tout-à-fait fou d'espérer. Soyez persuadée que je n'ai, en cette circonstance, que sous l'impulsion de mon cœur dans lequel vous êtes placée en haute estime. Je saurai que vous me pardonnez si, demain, j'entends comme d'habitude votre jolie voix. Devant l'incarnation de l'art, en admirateur, je m'incline plein de respect.

Se remettant bien vite de sa surprise, elle rit de

bon cœur, car Rita n'était pas de celles que de tels hommages auraient pu affoler. D'ailleurs, elle se plaisait dans la solitude ; que lui importaient ces appréciations ? Son esprit éclairé ne savait-il pas, que souvent le monde trompeur paraît s'extasier devant des talents, n'éprouvant pourtant au fond de son cœur que de l'indifférence. Elle avait vu au contact de la douleur la vie sous son vrai jour, et possédait, par un don naturel, le vrai tempérament d'une artiste. Sans plus s'occuper de ce petit incident romanesque, Rita continua silencieuse, sa promenade quotidienne, puis se sentant un peu lasse, elle quitta les allées ombragées du jardin pour entrer au château. Au même instant la baronne venait à sa rencontre, tenant dans sa main une lettre.

— "Rita, lui dit-elle, il me faut partir, une vieille tante malade me réclame, étant libre de mon temps, il me semble qu'il serait cruel de ma part de ne pas me rendre à son appel".

— Evidemment, reprit Rita, je ne puis qu'approuver votre sage décision, malgré toute la peine qu'elle me cause. Vous n'ignorez pas évidemment quel vide immense causera au château votre départ.

— J'ai bien songé à tout cela, si je me suis décidée de partir ce soir, c'est que je compte sur ton dévouement. Je n'ignore pas non plus, ma chérie, combien est grande l'affection que te portent mon père et ma mère ; il te sera possible, j'en suis sûre, de combler le vide que causera mon absence, en veillant sur eux comme d'habitude, leur prônant l'affection, les soins que requiert leur âge avancé.

— Je suis très honorée, madame, de la confiance que vous voulez bien me témoigner ; je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, pour accomplir fidèlement ce devoir. Je ne négligerai rien pour leur prouver ma reconnaissance, je vous dois tant de bonheur...

— Tu n'as pas à te préoccuper de cela. Dieu nous a récompensés largement d'avoir accompli notre devoir... Pour ton bonheur comme pour le nôtre, chassé de ton esprit tous ces souvenirs pour ne vivre que du présent. Considère désormais ce passé, comme mort à tout jamais, puisque tu as trouvé en nous une famille qui t'aime et qui ne veut plus également se souvenir que tu as injustement souffert, c'est là, crois-moi bien, la seule reconnaissance qu'elle exige de toi... L'embrassant affectueusement, la baronne la quitta afin d'aller compléter les derniers préparatifs de son départ précipité. Tout ce qui s'était passé ce jour-là continua à faire oublier à Rita l'homme au billet mystérieux. Le lendemain lorsqu'elle descendit au jardin, ce billet qu'elle avait laissé tomber par mégarde, le lui rappela. A peine l'eut-elle ramassé, qu'elle crut entendre dans le lointain, la galopade d'un cheval sur la route durcie. Prêtant plus attentivement l'oreille, elle eut bientôt la certitude qu'elle ne s'était pas trompée. Le bruit en s'approchant devenait de plus en plus distinct.

— Si je cherchais, se dit-elle, à voir cet homme, rien de plus facile pour moi, je n'ai qu'à monter dans la vieille tour près du mur du jardin, là, dissimulée sous les feuilles grimpantes, je pourrais, à loisir, voir sans être remarquée, cet inconnu.

Sans plus d'hésitation, elle s'engagea dans le vieil escalier de pierre que le temps avait recouvert de mousse et atteignit bientôt le sommet de la tour. Quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir un magnifique coursier, un bel officier qui s'appretait à descendre. Sa physionomie exprimait la bonté, son regard doux et franc rendait sa figure des plus sympathique. Déçu sans doute de ne pas entendre la voix de la jeune fille comme d'habitude, il sembla changer subitement de décision, sans attendre d'avantage. Commandant son rapide coursier, il disparut aussitôt dans un tour-

billon de poussière sur la route boisée qui longeait les terres du château de la Roche-Brune.

Après qu'il eut disparu Rita resta quelques instants songeuse. Se retrouvant de nouveau parmi ses fleurs elle chercha dans la lecture une distraction qu'elle ne pouvait trouver. Sans cesse son esprit se reportait vers lui. Son coeur se brisait à la pensée qu'elle ne devait plus le revoir malgré toute la sympathie qu'il lui avait inspirée. Orpheline, sans beauté, ni fortune, son esprit éclairé voyait l'inutilité de pousser plus loin l'aventure. Après avoir réfléchi profondément, elle résolut de ne plus chanter à l'heure où devait passer l'étranger, espérant que par son silence elle l'éloignerait pour toujours. Mais là encore, Rita se trompait, l'officier ne sachant à quoi attribuer le mutisme de la chanteuse, croyant l'avoir froissée par ses manières d'agir résolut un jour d'aller au château lui présenter ses excuses. La domestique chargée de recevoir les visiteurs ne lui cacha nullement la surprise que lui causait sa présence au château. Dominant avec peine le trouble qui l'envahissait, celui-ci réussit pourtant à balbutier :

— "Excusez-moi, madame, l'art m'attire irrésistiblement. Sachant qu'habite ici une artiste incomparable, je me suis permis, au risque même d'être impoli, de venir troubler la solitude apparente de votre château".

Rassurée par l'air distingué de ce visiteur, la domestique changea subitement d'attitude et lui dit :

— "Il se peut, monsieur, que ce château ait une apparence un peu austère, mais soyez assuré que ceux qui l'habitent accueillent toujours avec courtoisie les visiteurs qui s'y présentent.

— "Pour cela, je vous l'affirme, madame, que vos paroles ne font que confirmer mes pressentiments, j'en suis fort heureux. Il me sera de cette manière plus facile de confesser ma faute et d'en obtenir le pardon, si c'est possible.

— La signification de vos paroles m'échappe entièrement, vous semblez ignorer, je crois, que je ne suis dans ce château qu'une domestique.

— En ce cas, madame, je m'explique votre incompréhension et votre surprise ; rassurez-vous pourtant, la faute que je veux confesser n'est pas un crime, mais plutôt un léger incident dont je suis la cause et qui semble avoir déplu à la grande artiste qui se trouve dans ce château. Je voudrais lui donner l'explication de l'aventure qui est sans doute pour elle un mystère. Dites-moi, vous qui connaissez parfaitement son caractère, si je puis espérer d'elle une courte entrevue.

— Soyez sans crainte, je serais fort surprise que Rita, qui possède un si bon cœur, vous refuse l'entrevue que vous sollicitez. Vous allez pouvoir vous en convaincre vous-même, la voilà justement qui se dirige de notre côté...

En effet, Rita qui croyait que c'était le facteur qui apportait des lettres, s'avança vers eux, loin de se douter de la surprise qui l'attendait. Lorsqu'elle fut assez près pour reconnaître son erreur et en même temps les traits du bel officier, elle dut faire un grand effort pour maîtriser son émotion et répondre avec calme au salut du jeune homme qui lui disait en s'avançant :

— Pardonnez-moi, mademoiselle, mais je viens d'apprendre à l'instant même, que vous êtes celle dont la voix a si souvent ému mon cœur. Pour être bien compris, il me faut également vous avouer, que je fus souvent, sans que vous vous en doutiez, votre auditeur secret, j'ai donc pu à loisir admirer la beauté de votre voix pour laquelle j'ai même commis une indiscretion qui doit vous avoir déplu, puisque je suis privé du bonheur de vous entendre comme par le passé. Je suis donc venu vous présenter mes excuses pour

la manière dont j'ai agi en cette circonstance. Je vous prie de croire à mon plus sincère repentir".

— Monsieur, reprit Rita qui se sentait touché par tant de courtoisie, soyez assuré que je n'ai pas songé un instant à m'offenser pour ces compliments généraux qui me sont parvenus si étrangement. Je dois vous dire qu'après avoir reçu votre mystérieux message, d'autres événements douloureux sont survenus et m'ont empêchée de penser à toute autre chose.

Le lendemain, je me souvins de l'incident, lorsque je retrouvai votre billet que, par mégarde, j'avais laissé tomber le jour précédent. Alors j'entendis la galopade d'un cheval sur la route.... Tiens, me dis-je voilà sans doute le cavalier au billet mystérieux, si j'essayais de le connaître. Aussitôt je gravis l'escalier de la vieille tour du jardin, et là sans être vue, je pus vous voir... Je ne saurais vous dire tout ce qui se passa à ce moment dans mon cerveau, mais sachez qu'en relisant de nouveau votre billet, je m'aperçus que votre esprit m'avait jugée bien au delà de la réalité... Mon coeur se prit de crainte à la pensée que j'allais décevoir votre douce illusion en poussant plus loin l'aventure. Voilà pourquoi je résolus de garder le silence, espérant que le temps effacerait de votre mémoire l'opinion que vous aviez conçue de moi sans que votre coeur en souffrit. Mais puisque j'ai fait erreur, je me sou mets de bonne grâce aux desseins de la Providence qui sait mieux que nous arranger toutes choses : Soyez assuré je vous le répète, que je n'ai rien trouvé de blessant dans votre manière d'agir. Comme preuve, je suis très heureuse de vous offrir mon amitié. De plus, je suis certaine, que votre présence au château sera très bien accueillie du marquis et de la marquise de la Roche-Brune qui en ce moment se dirigent vers nous. Comme j'éprouverais un très grand

plaisir à vous les faire connaître serait-ce indiscret de vous demander qui dois-je présenter ?

— Merci, mademoiselle, pour le grand honneur que vous voulez bien me faire. Ne parlez pas, je vous en prie, d'indiscrétion, vous ne sauriez croire, combien je suis confus de ne pas m'être fait connaître plus tôt et il lui présenta sa carte... Quelle fut la surprise de Rita en lisant : Jean Desgrives, premier officier des armées françaises.

— Après la présentation d'usage, le jeune homme fut tout étonné de la courtoisie du châtelain et de la châtelaine, et ce fut presque à regret qu'il vit arriver le moment du départ. De leur côté, le marquis et la marquise, tout comme Rita, apprécierent hautement la distinction du jeune homme, et sur leurs instances, il dut promettre de revenir au château. Voilà comment, le hasard ou plutôt la Providence venait de faire naître une amitié qui devait faire le bonheur de Jean Desgrives en lui ouvrant toute grande les portes du château, d'apparence solitaire, de la Roche-Brune.

CHAPITRE III

LA NAISSANCE DE L'AMOUR

Jean avait maintenant l'occasion de revoir souvent Rita dont la bonté et l'intelligence avaient conquis toute estime. Or, comme l'amour est un tyran qui s'attaque à tous les cœurs, le cœur de Rita tout comme celui de Jean fut séduit et retenu prisonnier dans un filet doré.

Une crainte instinctive s'empara alors de la jeune fille lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était devenue amoureuse bien qu'elle eût tant cherché à combattre ce sentiment. Aussi, quand le jeune homme lui fit son premier aveu, de plus en plus inquiète devant tant de bon-

heur inespéré, elle crut bon de ne pas cacher plus longtemps ses sentiments et ce fut alors d'une voix vibrante d'émotion, qu'elle lui dit :

— "Jean, pardonnez-moi, mais il me semble que je suis si indigne du bonheur que vous m'offrez, qu'instinctivement je ne peux m'empêcher d'en éprouver une certaine crainte.... Si vos paroles ne sont pas l'expression sincère de votre coeur vous faites bien mal de me les exprimer ; par ce moyen vous risquez d'augmenter le trouble de mon âme, en y allumant des illusions qui ne manqueraient pas, en s'éteignant plus tard, de briser à jamais ma vie.. Vous n'avez pas oublié, sans doute, qu'orpheline, sans beauté ni fortune, une grande distance nous sépare l'un de l'autre, sachant de plus que les préjugés du monde sont impitoyables en ces circonstances. N'ai-je pas raison d'avoir peur qu'un jour vous regrettiez amèrement de vous être laissé tromper par votre propre coeur... Jean, je vous le répète, ce bonheur est trop grand pour moi, j'en ai peur, avant qu'il ne soit trop tard, cherchons à réagir tous deux contre le destin menaçant".

— "Rassurez-vous, je vous en prie, Rita... Vraiment vos craintes sont tout à fait exagérées. Que vous importe le monde. N'aurons-nous pas toujours notre amour pour nous en défendre. Ne doutez plus, je vous en supplie, et croyez à ma sincérité, si l'amour que vous m'avez inspiré a trouvé écho dans votre coeur, vous n'avez pas le droit, par des craintes plutôt imaginaires, de repousser le bonheur que je vous offre... Votre amour, sachez-le, j'en ai besoin plus que jamais pour rendre moins cruels, les quelques jours qu'il me faudra sans doute passer loin de vous, une dépêche urgente me force à m'absenter pour un temps indéterminé, mais qui, j'espère, sera très court. Dites-moi si je puis espérer?.... Votre silence me fait tant souffrir....

— Hélas ! Jean, le secret que je croyais être obligée de garder toujours au fond de mon cœur, je vois qu'il faut en ce moment vous le dévoiler... Oui, je vous aime... Si j'ai cherché à vous cacher mon amour, c'est qu'il m'apparaissait sans espoir. Maintenant, quoi qu'il arrive je sens que mon cœur vous appartiendra toujours, l'amour a été plus fort que ma volonté, il m'a forcée à vous révéler cet intime secret...

— Vous ne sauriez croire combien vos paroles me comblent de joie... Soyez confiante dans l'avenir, je saurai vous rendre heureuse, dussé-je pour cela broyer mon propre cœur. Si mon devoir me force à m'éloigner de vous, soyez assurée que mon cœur et ma pensée seront avec vous continuellement... A bientôt, ma chère Rita, lui dit-il, et, fou de bonheur et d'espoir, Jean Desgrives, précipitamment s'en alla.

Après le départ de Jean, Rita se hâta de rentrer au château. Bouleversée par les événements heureux qui lui arrivaient, il lui sembla qu'un peu de repos lui serait salutaire. Lorsqu'elle fut dans ses appartements, elle réfléchit longuement à tout ce qui s'était passé, puis complètement rassurée par l'attitude franche et sincère que Jean lui avait montrée, elle se prit à espérer. Pour la première fois, elle ne chercha pas à combattre les sentiments de son cœur, et s'abandonna tout entière à la grisante rêverie de son premier amour... Des pas qui semblaient s'approcher, l'arrachèrent à sa douce méditation, et toute surprise, elle vit bientôt la porte s'ouvrir, pour livrer passage à la châtelaine qui, toute émue lui dit en s'avancant :

— "Ma chère Rita, pardonne-moi si je viens troubler ta solitude d'une manière aussi brusque, mais vraiment je n'ai pu résister à l'envie de te faire partager notre bonheur. Je viens justement de recevoir une dépêche nous annonçant le retour de Lucia qui sera ici ce soir même. Ma soeur étant complètement rétablie

et comprenant sans doute notre anxiété de revoir notre chère enfant, nous expédie elle-même l'heureuse nouvelle. Malgré qu'elles vont me paraître bien longues les heures qu'il me faudra encore attendre, je suis quand même toute heureuse en songeant que ce soir je reverrai enfin ma fille chérie..."

— "Je comprends très bien votre bonheur et votre anxiété, madame ; il serait même difficile pour moi d'exprimer toute la joie que me cause son retour. Je dois vous dire également, que les heures d'attente me paraîtront interminables".

— Je sais, mon enfant... je n'ignore rien de l'amitié réciproque qui vous anime, c'est justement pour quoi, je me suis hâtée de venir à l'instant te communiquer l'heureuse nouvelle.

— Je vous en remercie, madame... Je ne sais maintenant que faire pour vous prouver ma reconnaissance... Je suis persuadée que jamais je ne pourrai acquitter ma dette.... elles sont innombrables, les bontés que vous m'avez prodiguées.

— Je t'en prie, ma chère enfant, ne parle pas ainsi ; de plus, je veux que désormais tu considères Lucia comme ta propre soeur. Je sens dans mon cœur que vous êtes mes deux enfants chéries.

— Après l'avoir embrassée affectueusement, elle quitta l'appartement, laissant la jeune fille, à son tour, presque folle de bonheur et d'espoir.

CHAPITRE IV

LE RETOUR DE JEAN, L'ANGOISSANTE NOUVELLE

Depuis le retour de la baronne, le château qui avait paru à Jean Desgrives, solitaire, avait repris comme par enchantement sa gaieté coutumière. Les lustres

étincelants qui ornent les grandes salles de réception où chaque soir se réunissent les membres de la famille du marquis et de la marquise de la Roche-Brune, lui donnaient en ce moment un aspect de grandeur inouïe.

La voix de Rita qui s'éleva dans le silence de la nuit, émut étrangement Jean Desgrives qui lentement s'avancait vers le château. Cinq jours s'étaient écoulés déjà depuis son absence, et voilà que ces cinq jours avaient suffi pour changer l'aspect de ce château. Voyant la franche gaieté qui semblait régner dans cette demeure, ce fut avec peine qu'il maîtrisa son émotion, qu'il refoula aux fonds de son cœur les larmes qui montaient à ses yeux, car dans son esprit maintenant éclairé, l'avenir lui apparaissait des plus sombres, la guerre, qui grondait à l'horizon, telle une meute de lions affamés, devait bientôt venir jeter la consternation en s'élançant sur son peuple qui, paisible, ne se doutait nullement du carnage sanglant qui se préparait.

Mon Dieu, se disait Jean à mesure qu'il approchait, que de foyers comme celui-ci où règne la paix et le bonheur, seront détruits ! Que de sang sera versé ! et cela dans le seul but de satisfaire l'orgueil, plaie de l'humanité. Malgré la grande hâte qu'il avait de revoir Rita, il ralentit d'avantage le pas, il lui en coûtait tant d'aller jeter dans leur cœur joyeux, les premiers effrois de la grande tragédie qui allait se dérouler. Enfin, il fallait bien se décider ! Il était inutile d'hésiter davantage, puisque rien ne pouvait changer le cours des événements. Puis vivement, il escada l'escalier de marbre qui ornait la façade du château. Sonnant à la grande porte vitrée, il attendit....

— Cette porte s'ouvrit bientôt, et Rita qui par un

hasard était venue l'ouvrir, ne le reconnut pas sous son nouvel accoutrement, toute surprise elle recula. Jean s'en aperçut et comprit que c'était la demi-obscurité qui l'empêchait de distinguer sa figure, par conséquent de le reconnaître. Il fit quelques pas, quand il fut sous les lumières étincelantes, elle le reconnut, cette fois. Pâlisante, elle porta la main à son cœur. Voyant la grande surprise que lui causait son arrivée au château dans cette tenue guerrière, il s'empressa de s'expliquer en lui disant :

— Pardonnez-moi, Rita, de ne pas vous avoir prévenue, c'est qu'il m'était impossible de vous adresser aucun message, je devais garder de mes agissements le secret le plus absolu, vu la gravité des événements qui se sont passés durant mon absence, je suis bien peiné d'être obligé de vous apprendre cette triste nouvelle, mais il le faut...

La France est présentement menacée d'une grande guerre des plus terrible, déjà des ennemis s'avancent sur nos frontières et l'ordre de la mobilisation générale a été donné... Si vous saviez combien est lourde à supporter la responsabilité que m'impose mon devoir de général. Pour vous aider à me comprendre il me faut vous dire que c'est sur moi que repose en ce moment le sort de la France.

A ces mots, il se tourna à la jeune fille qu'elle allait mourir, tant l'émotion était grande.

— Mon Dieu, fit-elle, en jetant sur lui un regard navré, n'y a-t-il plus aucun espoir, la France a-t-elle par tous les moyens cherché à éloigner d'elle ce cataclysme épouvantable ?

— Oui, ma chère Rita, mais en vain, l'entente n'a pu être conclue, je peux vous affirmer malheureusement, que rien ne pourra empêcher le désastre de se produire...

— Comme le bonheur est éphémère, il y a quelques instants à peine, mon cœur était rempli d'espérance, l'avenir m'apparaissait tout souriant, mais par la nouvelle que vous m'apportez, mon cœur est doublement brisé. La France menacée... Le bonheur que je rêvais, devient aujourd'hui inaccessible... un obstacle infranchissable semble se dresser entre nous pour le détruire à jamais...

— Que signifient ces paroles, pourquoi désespérer ainsi?... Il faut convenir qu'un grave péril semble menacer la France, mais il ne faut pas oublier que la vaillance de ses soldats est invulnérable, que toujours, ils ont su repousser et vaincre leurs ennemis... Je suis sûr que la France sera victorieuse... Les jours de paix et de bonheur renaitront de nouveau. Alors, à ce moment nous pourrons être heureux.

— J'admire votre courage, comme vous je veux espérer aux jours meilleurs, au triomphe de la France ; mais avez-vous songé à la grande distance qui nous séparera tous deux, lorsqu'après la victoire, la France victorieuse acclamera son libérateur?... Serai-je digne de figurer à vos côtés, moi, fille de paysans, sans grâce et sans fortune?...

— Vous semblez oublier que je vous aime et que je vous ai donné mon cœur, on dirait même qu'il vous plaît de torturer...

— Je vous en supplie n'interprétez pas ainsi le sens de mes paroles... bien loin de là est ma pensée... Je ne cherche que votre bonheur. Je voudrais bien ne pas avoir cette crainte, mais ma volonté est impulsive en cette circonstance. J'ai peur que toujours elle m'assaille, et me terrasse.

— Vous avez tort. J'ai besoin de votre confiance et de votre amour pour soutenir mon courage dans la grande lutte qu'il me faudra entreprendre ; vu la

gravité du moment, ce n'est plus une supplication que je vous adresse, mais un ordre que je vous donne. Ne faites plus allusion à tout ceci, ces mots me blessent, et me font beaucoup souffrir ; une dernière fois ayez confiance en moi, croyez en ma sincérité.

— Merci, Jean, vos bonnes paroles font renaitre dans mon cœur l'espérance, confiante en votre loyauté, je vous abandonne mon cœur tout entier... Libre à vous de le rendre le plus heureux, ou le plonger dans le plus profond désespoir, vous n'ignorez plus maintenant, quelle place vous avez prise dans ma vie, et jusqu'à quel point serait cruel pour moi l'effondrement de mon rêve.

— Encore une fois Rita, ne craignez rien, je saurai vaincre tous les obstacles qui entraveront notre bonheur ; lorsque la France aura triomphé, doublement victorieux, nous serons aussi doublement heureux.

— Evidemment, Jean, comme vous je veux encore l'espérer, mais avant que ce jour arrive, il se passera sans doute bien des événements, que nous ne pouvons prévoir, à cause de cela, je voudrais que notre amour, tel un trésor inestimable, reste caché au fond de nous-mêmes dans un secret des plus absolus. Ici, au château, malgré qu'on sache que j'ai pour vous une très grande estime, on ignore complètement notre idylle amoureuse. Gardons-la secrète, jusqu'au jour ou rien n'entravera notre bonheur. Si la fatalité nous éloigne, un jour, l'un de l'autre, il me semble que j'aurai plus de courage pour supporter ma douleur. Puis-Je compter sur vous Jean ?

— Hélas ! Rita, je ne peux que m'incliner devant votre volonté. Puisque c'est là votre désir. Je respecterai en tout et partout votre secret, malgré qu'il me paraisse étrange...

— Encore une fois, Jean, merci, et maintenant, on doit commencer à s'inquiéter de mon absence qui est après tout inexplicable, car c'est le hasard qui m'a fait venir vous ouvrir... Faites-moi, je vous en prie, le bonheur de venir quelques instants à la salle de réception où le marquis et la marquise seront si heureux de vous revoir et aussi de vous présenter leur fille unique, la baronne de Castel arrivée au château après une absence assez prolongée.

— J'accepte avec plaisir votre proposition bien que j'aie très peu de temps à disposer, vraiment je ne peux résister au désir de revoir ceux dont l'amitié me fut si précieuse.

— Alors, suivez-moi, ajouta Rita, et tous deux se dirigèrent aussitôt vers la somptueuse salle de réception.

CHAPITRE 5

LE COMMENCEMENT DE LA GUERRE. LES NOBLES SACRIFICES

Comme la rapidité d'un ouragan qui se déchaîne, la guerre s'abattit bientôt sur l'Europe, menaçant la France. Le cœur de Rita, noble et généreux, s'apitoiya devant toutes les misères qu'engendra ce terrible fléau. N'écoulant alors que son courage, elle résolut de quitter le château où s'étaient écoulés les plus beaux jours de sa jeunesse, abandonnant tout ce qui lui tenait tant au cœur pour devenir infirmière, afin de venir en aide aux blessés qu'on comptait par milliers.

Les surménages excessifs qu'exigeait cette lourde tâche, eurent bien vite raison de sa santé délicate. Épuisée, elle se vit forcée d'y renoncer. Ne voulant pas rester inactive, elle trouva bientôt un autre moyen d'être utile à sa chère Patrie ; mais avant de mettre en

exécution son audacieux projet, elle voulut voir Jean. Se rendant aux quartiers généraux de la France, elle obtint sans difficultés, l'entrevue qu'elle sollicitait.

— Jean, pardonne-moi, mais des événements particuliers m'ont forcée de prendre une décision que je ne voulais pas mettre en exécution avant de vous avoir consulté. Depuis quelque temps, ma santé est chancelante. Sur l'avis des médecins, je me vois forcée d'abandonner la tâche si noble d'infirmière. Je ne voudrais pas rester inactive. Je me suis rendu compte que ma voix était le seul moyen qu'il me restait pour continuer à servir la France, pour apporter quelques soulagements à ceux que la guerre a si cruellement éprouvés. Pour cela je dois quitter momentanément mon pays. Je crois que c'est vers l'Amérique que je pourrai mener à bonne fin mon projet. Avant tout dites-moi, en toute franchise, si le sacrifice que je suis prête à m'imposer sera de quelque utilité à la France. Vous devez comprendre combien il sera pénible pour moi d'abandonner tout ce qui me tient tant au cœur.

— Rita, je sais que votre voix merveilleuse saura vous attirer les triomphes les plus éclatants, que la moisson d'or que vous récolterez ne manquera pas d'être utile à ceux qui souffrent de ce fléau, mais avez-vous songé aux misères que vous occasionnera ce voyage périlleux ? Puisque votre santé exige un repos, ne serait-il pas mieux d'abandonner ce projet et de laisser à d'autres, dont la santé est plus robuste, le soin de se dévouer pour la France... Vous n'êtes pas sans ignorer toute la douleur que me causerait votre départ !...

— Oui, je comprends, Jean, mais avons-nous vraiment le droit de penser à notre bonheur, quand tant de mères sacrifient leurs époux, leurs fils pour combattre l'ennemi, et sauvegarder nos droits...

Lorsque je songe à toutes les tristesses de ces foyers, il me semble entendre les pleurs des enfants et voir leurs mains tendues vers leurs mères impuissantes à les protéger contre le froid et la faim... Alors, il me semble qu'il serait mal de ne pas répondre à leurs plaintes... Malgré toute la torture que me cause cette cruelle séparation, une voix me dit que c'est là mon devoir, que je serais lâche de ne pas l'accomplir. Si ma santé a été altérée par le surmenage qu'exigeait mon rôle d'infirmière, il me reste, soyez-en sûr, assez de forces pour mettre à exécution mon projet.

— C'est juste, Rita, vos paroles sont l'expression d'un cœur grand et noble. J'admire votre courage. Je suis même bien confus de m'être montré en cette circonstance plus faible que vous. Pardonnez ma lâcheté. L'amour que j'ai pour vous est si grand, voyez-vous, que parfois il me rend égoïste. Je sais que nous n'avons pas le droit, pour conserver notre bonheur, de sacrifier le bien-être des veuves, des orphelins, de tous ces braves soldats qui sont tombés pour défendre leur patrie. Mais enfin pour rendre la séparation moins cruelle, promettez-moi encore une fois, de me garder votre amour afin que je puisse attendre patiemment votre retour. Ce sera là, je l'espère bien, la récompense pour tous les sacrifices que nous imposent les jours sombres que nous traversons.

— Pour cela, Jean, comptez sur moi, jamais rien ne pourra détruire mon amour... Mon cœur vous appartient toujours. C'est justement votre souvenir qui m'aidera à supporter les ennuis de toutes sortes que je ne manquerai pas de rencontrer dans ce long voyage.

— Merci, Rita, fit Jean Desgrives, maîtrisant avec peine l'émotion qui l'envahissait.

Voilà comment la guerre allait séparer Jean et Rita, les jetant dans des circonstances qui devaient

changer le cours de leur existence et détruire à jamais le beau rêve qu'ils avaient fait.

CHAPITRE VI

L'INSTABILITE DE L'AMOUR, MYSTERE DE LA VIE.

Après le départ de Rita, c'était toujours, au château de la Roche-Brune que Jean venait prendre les courts instants de repos dont il avait besoin pour supporter les fatigues qu'exigeaient tous ces préparatifs de guerre. Il lui semblait alors revoir le lieu où s'étaient écoulées tant d'heures de douce quiétude ; cela calmait le supplice de la séparation et lui faisait oublier momentanément le drame de la guerre qui se jouait la-bas.

Avec ses intimes, il éprouvait un bonheur infini à causer de Rita, vantant son courage et sa bonté, mais respectant toujours le secret qu'il lui avait promis de garder, au sujet de leur amour. Au cours de ses visites, la baronne dont la fortune immense avait pu soulager d'innombrables détresses, tout en restant au château pour prodiguer à ses vieux parents les soins indispensables qu'exigeait leur âge avancé, avait pu à loisir admirer la distinction de Jean Desgrives. Tout de suite, elle avait éprouvé pour cet homme une sympathie qu'elle ne chercha nullement à dissimuler, mettant même à profit toutes les occasions qui lui permettaient de lui laisser deviner son profond attachement. De cette manière, Jean ne pouvait tarder à remarquer tout l'intérêt qu'elle semblait lui porter. Or, comme elle était d'une beauté ravissante et d'un esprit très cultivé, sa conversation ne manqua pas de captiver au plus haut point Jean Desgrives, si bien, qu'après quelque temps, il s'effraya des conséquences que pouvaient occasionner ses visites au château. Déjà, dans sa pensée l'image de la baronne lui apparaissait souvent tandis que le souvenir de Rita tendait à s'effacer de sa mémoire. On comprend qu'en se rendant compte de

la chose il n'hésita pas un seul instant. Malgré que cette décision lui en coûtât beaucoup, il résolut d'espacer ses visites, espérant qu'en agissant ainsi son cœur retrouverait sa tranquillité d'autrefois. Pourtant il se trompait; il ne tarda pas à comprendre que l'amour est bien le plus étrange mystère de la vie. Si dans des cœurs son empreinte demeure ineffaçable, dans d'autres, il faut souvent peu de temps pour que le souvenir s'efface. L'esprit ne peut commander aux sentiments du cœur. Jean faisait la triste expérience de tout cela. L'amour nouveau qui avait germé dans son âme, semblait croire à mesure qu'il cherchait à s'en défendre. Malgré son grand désir de rester fidèle au souvenir de Rita, il ne put repousser ni anéantir ce nouvel amour. Alors dans une vision des plus douloureuses, la douleur de Rita lui apparut. A cette pensée, son cœur se brisa. Il ne put retenir ses larmes.

— Pauvre enfant, se disait-il souvent, lorsque son esprit se reportait vers elle, si tu savais que l'amour qui sans doute ranime ton courage en ce moment, n'est plus partagé, aurais-tu la force de supporter ton injuste douleur?... Non, sans doute, ton faible corps serait bien vite terrassé sous l'effet de ce coup terrible, inattendu... Je me rends compte, va, en ce moment que c'est mon devoir d'accepter toutes les souffrances pour moi seul... qu'il n'est plus en mon pouvoir d'éloigner de moi les terribles conséquences. Ma situation est sans issue, même en brisant ta vie je ne peux être heureux, ton image se dresserait sans cesse entre nous deux pour me reprocher mon lâche abandon.... Puisqu'il est inutile et que de plus, ma conscience m'empêche de trahir mes serments, je me résigne à la volonté de la Providence. La vie exige de moi un suprême sacrifice, je l'accomplirai au prix même de mon propre bonheur... Rita, tu ignoreras toujours mon douloureux secret.... il restera enfermé au fonds de mon cœur comme dans un tombeau...

CHAPITRE VII

LES TRIOMPHES ET LES ANGOISSES DE RITA,
LA REINE DES CHANTEUSES

Les succès de Rita furent des plus éclatants. Elle devint bientôt l'idole de l'Amérique qui en fit une des plus grandes célébrités de l'époque. Elle poursuivait sa tâche sans se soucier des fatigues. Lorsque parfois ses forces semblaient l'abandonner, le souvenir de Jean ranimait comme par miracle son courage et lui donnait la force de poursuivre son oeuvre. Malgré cela, comme on le devine d'ailleurs, tous ces triomphes n'eurent aucune emprise sur son coeur. Fidèle à ses serments, elle préférait, à toute les réunions mondaines, la solitude. Ainsi, lorsqu'elle se trouvait seule dans ses appartements, elle relisait ses lettres qui, tel un rayon de soleil, réchauffaient son coeur et versaient dans son âme un baume magique. Pourtant cela ne devait pas durer toujours, le surmenage qu'elle s'imposait sans être aussi pénible que le service d'infirmière, exigeait tout de même une dépense nerveuse, qui altérait de plus en plus sa santé. Force lui fut donc de consulter de nouveau un médecin éminent, qui ne lui cacha pas cette fois l'imprudence qu'elle commettait en ne prenant pas un repos essentiel à sa santé.

— Prenez garde, lui dit-il, demain il sera peut-être trop tard, il se pourrait fort bien que vous regrettiez d'avoir poussé trop loin votre dévouement. Retournez dans votre pays, car vraiment vous avez besoin d'un repos des plus absolu ; de plus le climat de l'Amérique semble contribuer aussi à la ruine de votre santé. Je sais qu'il vous serait pénible d'abandonner votre carrière qui vous promet tant de gloire, mais la vie est remplie de déceptions qu'on n'a pas toujours le pouvoir d'éloigner de notre chemin... Veuillez croire qu'il n'y a rien d'exagéré dans mon verdict, un autre médecin vous donnera les mêmes avertissements.

— Je vous assure, monsieur, que c'est avec confiance que je suis venue vous consulter, je n'ai donc pas le droit de douter de vos paroles. Je partirai, puisqu'il le faut...

— Pardonnez-moi, mademoiselle, mais je crois qu'il est de mon devoir avant de vous laisser prendre cette décision, de vous donner de plus amples renseignements à ce sujet. En ma qualité de médecin, je dois vous dire que la France n'est pas le seul pays où vous trouverez un climat favorable à votre santé. C'est plutôt votre vie mouvementée et l'air de la ville, qui vous sont funestes, comme l'air pur des campagnes semble pour vous le meilleur remède. Je pourrai, si cela vous intéresse, vous donner des adresses qui vous seront utiles. Vous n'avez pas réfléchi, je suppose, les dangers auxquels s'expose celui qui traverse l'Atlantique en ce moment ?

— "Où, je sais combien est périlleux un tel voyage, avant de prendre une décision, il est nécessaire que je réfléchisse. Si je reste, je reviendrai vous voir, soyez en sûr ; car les malaises que je ressens sont suffisants pour me faire comprendre combien sont sages vos conseils. Rita, en toute hâte, s'en retourna chez elle. Quand elle fut seule et qu'elle eut réfléchi, il lui sembla que le parti le plus sage à prendre était de regagner la France. L'ennui qu'elle ressentait, loin de Jean et de ceux qu'elle affectionnait, était suffisant pour rendre inefficace le repos dont elle avait tant besoin.

Il lui fallait attendre quelque temps avant d'entreprendre ce périlleux voyage. Elle décida donc d'annoncer son retour au château par une longue lettre. Il serait difficile d'exprimer toute la surprise que leur causa cette nouvelle. Comme son départ les avait plongés dans une immense tristesse, il était évident que la nouvelle de son retour devait leur causer une très grande joie.

Rita était à mettre la dernière main aux préparatifs de son départ, lorsqu'elle reçut une réponse à

sa lettre, réponse qui confirmait ses espérances, mais qui, hélas, contenait en même temps une révélation pénible : Voici le texte de cette lettre :

Ma chère Rita,

Quelle joie et quelle douleur nous a causées ta lettre ! Quelle joie d'apprendre ton retour, mais quelle douleur de savoir que tu es souffrante. Je t'en prie, n'hésite plus un seul instant. Pour te décider à revenir au plus tôt parmi nous, il me faut te dire que les dangers de la traversée ne sont pas aussi considérables que tu te l'imagines. Tu n'ignores pas sans doute que les lois de guerre interdisent rigoureusement l'attaque des vaisseaux destinés au transport des civils. Tu vois alors, que ceci diminue assez les risques pour ne pas hésiter ; tu dois choisir la France comme lieu de convalescence.

Ici, je t'assure que rien ne sera négligé pour que tu trouves le confort et le repos indispensables à ta santé défaillante ; sois assurée que pas un jour ne s'est passé depuis ton absence sans que nous ayons parlé longuement de toi. Malgré que la guerre étende partout son voile de tristesse, il nous semble en ce moment que par magie, le château a repris son ancienne gaieté. C'est pourquoi au comble de ma joie, je me sens forcée de te dévoiler un secret, qui ne manquera pas, j'en suis sûre, de te surprendre. Voici : Mon cœur que je croyais fermé à jamais, s'est de nouveau ouvert à l'amour. Je ne sais ce que me réserve l'avenir. L'amour n'apporte pas toujours le bonheur... Qu'importe, c'est la vie, et on ne peut pas s'y soustraire. Celui qui occupe ma pensée présentement, tu le connais très bien ; souvent, tu m'en faisais l'éloge. Je puis donc t'assurer que tu n'avais rien exagéré, et que vraiment, Jean Desgrives est bien l'homme le plus distingué qu'on puisse rencontrer. Je ne sais quels sont ses sentiments a

mon égard.... Malgré que je n'ai rien négligé pour lui prouver mon amour, son attitude, cependant, semble me démontrer qu'il ne croit pas que je l'aime aussi profondément.... J'ai peut-être tort de me laisser captiver par cette espérance, mais que veux-tu ? Seul l'avenir nous le prouvera. En attendant, ma chère Rita, hâte ton retour, car dans la vie nouvelle qui s'ouvre pour moi, j'ai besoin d'une confidente, et tu sais que j'ai en toi une confiance absolue. Encore une fois, en attendant de te revoir, je demeure celle qui ne désire que ton bonheur...

B. Lucia

Rita chancela sous le nouveau coup qui la frappait. Il lui sembla que tout venait de s'effondrer autour d'elle. Elle resta quelques instants comme anéantie, ne voulant pas réaliser ce qui lui arrivait. Après avoir relu une deuxième fois la lettre, son esprit un peu plus calme en comprit toute la signification. Eperdue, elle crut qu'elle allait mourir. Elle éprouvait une étrange sensation, que seuls ceux qui ont subi une grande déception peuvent comprendre. Il lui semblait que dans son coeur, un vide immense s'était fait et qu'une souffrance scoudaine paralysait toutes ses facultés.

On sait que sous un choc semblable, l'esprit sans frein erre à l'aventure dans les sphères du rêve. Rita ne tarda pas à sortir du cauchemar et à mesurer l'affreuse réalité.

Comme le bonheur parfait n'existe pas sur terre, de même les grandes douleurs sont toujours accompagnées d'un peu d'espérance.

C'est ce qui sauva Rita. Confiante en la loyauté de Jean, elle ne pouvait croire qu'il lui fût infidèle. S'accrochant à ce dernier espoir, il lui fut possible enfin de supporter le coup sans trop de faiblesse, mais plus que jamais le voyage s'imposait pour el-

le. Il fallait à tout prix qu'elle revît Jean. L'incertitude qui tenaillait le cœur lui paraissait plus cruelle à supporter qu'une agonie et même que la mort.

Voilà dans quelle disposition d'esprit la grande artiste qu'était devenue Rita, quitta l'Amérique pour retourner en France, sa patrie.

CHAPITRE VIII

RITA A L'APOGÉE DE LA TOURMENTE REVIENT DANS SA PATRIE

Sur les champs de bataille, c'était toujours la guerre dans sa plus tragique réalité. Le sang coulait à flot et la mort continuait de jeter de tous côtés deuil et désolations. On aurait vraiment dit qu'un souffle de rage avait passé sur ces lieux, poussant chacun à s'entretuer dans une lutte sans merci. Les généraux qui s'étaient effrayés de la tournure des événements, avaient préparé une offensive qui devait assurer la paix par une victoire française. Or, comme Jean Desgrives était déjà hautement reconnu et avec justice pour ses vastes capacités, ce fut à lui que l'on confia secrètement ces plans précieux. Jean qui comprenait plus que tout autre la gravité de la situation, concentrait tout son esprit à les étudier. Voilà pourquoi complètement absorbé par ce travail, il ne s'aperçut pas, un matin, que quelqu'un à pas précipités s'approchait de son bureau. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'en relevant la tête, il vit la porte s'ouvrir pour livrer passage à Rita.

— Jean ! ne put-elle s'empêcher de s'écrier : Quel bonheur pour moi de vous revoir. Puis incapable de maîtriser son émotion, elle se sentit défaillir. Celui-ci qui n'avait pas été sans remarquer sa pâleur extrême s'était empressé de la secourir. Alors profondément bouleversé, il balbutia ces quelques mots :

— Rita ! quelle étrange chose que la vie, comme les jours d'autrefois se sont assombris, la terre maintenant semble endeillée, on dirait que le monde agonise... Oui... tout a bien changé... Moi, qui avais rêvé d'être toujours auprès de toi, j'aurais bien ri, va, de celui qui m'aurait dit que bientôt nous serions séparés pour nous retrouver dans de telles circonstances : tu es souffrante et plus que ne le disaient tes lettres.

— Oh ! pourquoi n'es-tu pas revenu plus tôt ? Si tu savais combien je souffre de te voir ainsi !... Il est urgent que je m'occupe de toi. Je ne négligerai rien pour que tu retrouves la santé, tu sais quelle place tu occupes maintenant dans ma vie...

A ces mots, Rita se sentit renaitre à l'espérance, le doute sembla s'évanouir et dans un élan de son cœur amoureux, elle reprit :

— Jean, mon bien-aimé, puisque je vous retrouve, que m'importe le reste, je sais bien que ce bonheur vaut plus que la santé même... C'est là le seul remède à mes maux... Si vous saviez combien j'ai souffert loin de vous, mais enfin Dieu nous a réunis, cette fois puis-
se-t-il ne jamais plus nous séparer...

Jean tressallit, mais il reprima vite cette faiblesse. Décidé plus que jamais à pousser jusqu'aux bout son héroïque et noble sacrifice, il ne lui laissa rien deviner du changement qui s'était opéré dans son cœur.

Remis enfin de son émotion et ne pouvant comprendre comment Rita avait pu s'introduire ainsi dans son cabinet de travail, il se disposait à la questionner, lorsque celle-ci devinant sans doute sa pensée s'empres-
sa de lui dire :

— Cela vous semble sans doute étrange que j'aie pu me rendre ainsi jusqu'à vous. Je vais, dès l'instant vous expliquer mon geste. Voici : comme il y avait déjà assez longtemps que je sollicitais cette entrevue, et qu'on semblait disposé à me faire attendre longtemps encore, je profitai d'une distraction du garde pour forcer

la consigne et me fauller jusqu'à vous comme une voleuse. Vous me pardonnez sans doute, Jean, puisque c'est la hâte de vous revoir qui m'a fait agir ainsi.

Non seulement, je vous excuse Rita, mais soyez assurée que je suis très touché de la marque d'affection que vous me témoignez. Cependant il est de mon devoir de vous dire que vous avez commis, là, une très grave imprudence. Vous avez oublié, sans doute, que la consigne est très sévère en temps de guerre. Pénétrer de cette manière dans le cabinet de travail d'un général pourrait peut-être plus tard, nous causer bien des ennuis. Les espions, dans ces circonstances, sont très vigilants, comme il se trouve ici un plan de bataille gigantesque qui doit même décider du sort de la France, vous seriez gravement compromise, si ces documents venaient à disparaître. Il est évident qu'advenant ceci, la justice exigerait des renseignements sur votre visite. Sans doute, vous n'auriez pas à craindre une condamnation, car vous êtes Française. Toutefois il ne serait pas moins ennuyeux pour vous d'avoir à répondre à toutes ces longues procédures. Il me plaît d'espérer que mes craintes en ce moment sont tout à fait exagérées. Comme sage mesure de prudence il est important que tout ceci reste entre nous un secret absolu. Pour cela, il vous faut à tout prix sortir en trompant de nouveau la surveillance du garde. Le moyen que je vais vous suggérer, vous permettra de fuir sans danger et sans difficulté. Voici : Il se trouve dans mes appartements un passage secret qui vous évitera toute rencontre importune, mais là encore il faut que le silence le plus strict soit gardé ; car si notre secret était découvert, je serais à mon tour dans une impasse excessivement compromettante.

— En ce cas, reprit aussitôt Rita, je ne peux accepter cette proposition ; étant la seule coupable, je ne veux pas que vous vous exposiez pour moi à d'i-

nutiles dangers, je supporterai toute seule les responsabilités de mon imprudence.

— Pourtant la suggestion que je viens de vous faire est bien la seule qui élimine pour nous ces dangers peut-être imaginaires. Cet assaut gigantesque est sur le point de se déclancher, comme je n'ai pas le droit de laisser pénétrer personne dans mes appartements, vu les circonstances, il est donc nécessaire pour moi-même que votre visite reste inaperçue. Songez que l'efficacité de cette attaque est basée sur la rapidité de l'exécution, et vous comprendrez qu'il serait désastreux s'il me fallait, pour obéir à la consigne, subir moi-même ces longs interrogatoires. Vous vous devez donc de vous rendre à mes désirs.

— Vraiment, Jean, l'exposé clair et précis que vous venez de me donner me montre cette fuite comme un devoir. Je vous obéirai puisqu'il le faut ; mais je vous jure, que si un jour mon imprudence vous attirait quelques ennuis, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour subir seule le châtiment de cette faute.

— Je vous en prie, Rita, ne vous desolez pas ainsi pour de vagues appréhensions ; nous n'en subissons jamais aucune conséquence fâcheuse, je l'espère bien.

— Je veux également l'espérer, mais avant de vous quitter permettez-moi de vous remercier encore une fois pour tout ce que vous avez fait pour moi, et veuillez croire à mon éternelle reconnaissance.

— Sans plus d'hésitation, ayant écouté les dernières recommandations de Jean Desgrives, Rita disparut par le passage secret.

— Lorsqu'elle se retrouva sur la route qui conduisait au château de la Roche-Brune, de nouveau l'angoisse envahit son âme. Elle souffrait atrocement en se rendant compte que le destin l'avait faite rivale de sa protectrice. Elle aurait bien voulu ne plus avoir dans son cœur cet amour qui la brûlait, et pleine

de crainte, elle franchissait de nouveau les allées de ce splendide jardin où leurs amours avaient commencé. Là à la faveur de l'obscurité de la nuit, elle put contempler l'éclat féérique de toutes ces lumières qui ornaient le château pour la réception donnée en son honneur. De nouveau heureuse et malheureuse tout à la fois, c'est avec une extrême lenteur qu'elle s'avancait, éprouvant une certaine répulsion à pénétrer dans ce château. L'éblouissement de cette fête lui donnait le vertige et vu son état d'âme, elle préférait passer inaperçue. Elle contourna donc le grand escalier de marbre et s'enfonça dans le sentier qui longeait le château pour arriver bientôt à l'entrée réservée aux domestiques. Elle sonna... Presque aussitôt la porte s'ouvrit et la vieille servante en l'apercevant, s'écria :

— Mademoiselle, mais quelles raisons vous ont forcée à choisir cette entrée obscure ? Je vous assure que la baronne en éprouvera certainement une profonde déception, c'est en votre honneur, chère enfant, que le château a pris en ce moment ce somptueux aspect de fête.

— Vraiment, reprit Rita, toute surprise, mais, madame, je suis indigne d'un si grand honneur.

— Ne parle pas ainsi, Rita, s'écria la baronne qui, en passant par hasard, avait entendu et reconnu sa voix. Vraiment si je n'étais pas ivre du bonheur que me cause ton retour après une si longue absence, je te gronderais sûrement pour ta manière d'avoir en cette circonstance, mais je suis trop heureuse, continuait-elle en la pressant sur son cœur et l'embrassant avec tendresse.

Rita frissonna sous l'effet de ce baiser affectueux. Son âme se révoitait à la pensée qu'un jour le destin briserait peut-être à jamais cette amitié, et que forcée par son amour, elle semblerait payer d'ingratitude tous les bienfaits que lui prodiguait sa protectrice.

On comprend facilement qu'avec de tels sentiments, il était impossible à la pauvre Rita de cacher son trouble, de simuler sa gaité coutumière. La baronne s'aperçut de son malaise, mais elle crut que la maladie seule en était la cause. Elle ne s'en inquiéta donc pas davantage. Mais lorsqu'elle eut reconduit la jeune fille à ses appartements, et qu'elle put la contempler sous l'éclat des lumières, sa pâleur l'effraya, et, sur le ton d'un doux reproche, elle lui dit :

— Rita, ma pauvre petite, tu n'aurais pas dû pousser si loin ton dévouement, tu n'es plus que l'ombre de toi-même. Je m'aperçois que j'ai commis une grave erreur en organisant pour ce soir, un concert que tu n'es certes pas en mesure de présider ; j'aurais dû prévoir que ta fatigue et ta maladie exigeraient, dès ton arrivée, un long repos. Mais, malheureusement j'ai trop écouté les sollicitations de ceux qui étaient anxieux de t'entendre. Maintenant, ce qu'il me reste à faire pour réparer ma faute, c'est de chercher à atténuer leur déception, en leur promettant pour plus tard le régal artistique espéré. Tu me pardonneras sans doute mon manque de réflexion, pourquoi cette fois encore, c'était dans le seul but de soulager les misères de guerre, que je voulais exploiter tes talents artistiques.

— Vraiment, madame, je ne voudrais pour aucune considération, vous causer, à vous et à ce public indulgent, cette déception ; et plus j'en éprouve même un certain plaisir, sachant à quelle oeuvre utile sont destinés les bénéfices. Vous voyez que loin de vous blâmer, je vous remercie plutôt d'avoir, par amitié pour moi, attaché tant d'importance à mes modestes talents.

— Rita, si j'étais la seule à proclamer tes qualités, tu pourrais peut-être croire que c'est mon profond attachement qui exagère à mes yeux tes mérites. Heu-

roulement que toute la presse est avec moi pour proclamer ton extraordinaire talent.

— Madame, je crois qu'il est de mon devoir de chanter afin de ne pas décevoir vos invités.

— Vraiment, Rita, je voudrais bien ne pas avoir à t'imposer ce surcroît de fatigue ; je ne me pardonnerai jamais, si à cause de ce concert, ton état devait s'aggraver.

— Ne craignez rien, madame, d'ailleurs, ne serai-je pas la seule responsable, puisque je suis entièrement libre d'accepter ou de refuser.

— Pour cela, il me plaît avant de te quitter de te répéter encore une fois que tu es entièrement libre d'agir comme il te plaira. Si au dernier moment tes forces te trahissent, n'hésite pas un seul instant à faire contremander ce concert. Songe que le contraire me blesserait.... tu sais quel intérêt je te porte ?...."

Ayant formulé ces derniers avertissements, la baronne comprenant qu'un peu de solitude serait salutaire à la jeune fille, jugea bon de la quitter.

CHAPITRE IX

TERRIBLES REVELATIONS. Le DERNIER CONCERT DE RITA

De tous côtés, on était venu entendre Rita. Son nom déjà illustre avait produit un effet magique. Place n'était libre dans la spacieuse salle du château de la Roche-Brune. A cet instant, on aurait vraiment dit que tous les auditeurs étaient venus là essayer d'oublier les horreurs de cette épouvantable guerre.

Rita, dont les talents extraordinaires attirèrent cette foule, complétait à ce moment les derniers préparatifs pour son entrée en scène lorsque son attention fut attirée par des voix qui semblaient venir d

pièces voisines. Tout d'abord, elle n'y prêta qu'une indifférente attention, mais lorsqu'elle reconnut que ces voix n'étaient autres que celles de la baronne et de Jean, une violente émotion s'empara d'elle, et sans crainte d'être indiscrete, elle se dirigea vers la porte qu'elle entr'ouvrit. Là, dissimulée sous les épaisses portières de velours, elle ne perdit pas un mot de l'entretien que voici :

— Jean, disait la baronne, je suis très heureuse que vous rehaussiez par votre présence l'éclat de cette fête ; vraiment j'aurais été désolée au plus haut point de vous voir décliner l'invitation qu'à la hâte j'ai dû vous faire.

— Je dois vous avouer, Lucia, qu'en effet mon temps est excessivement précieux ; mais en me rendant à votre invitation, je veux simplement prouver que le château de la Roche-Brune exerce sur moi un attrait auquel je ne puis résister.

— Je comprends fort bien, répondit la baronne qui voulait à tout prix connaître le fond de sa pensée, son site est si enchanteur... Je regrette beaucoup que la lune qui s'obstine à rester cachée sous les épais nuages vous empêche de jouir de son magnifique panorama... Je suis tout de même très heureuse de votre appréciation, je vous en remercie... Vous n'ignorez pas sans doute, qu'il est toujours agréable pour une femme d'entendre vanter par un gentilhomme tel que vous, les charmes de sa demeure... Aussi vous ririez sans doute de bon cœur si je vous affirmais qu'un jour, une femme fut jalouse de son château, l'accusant d'exercer plus de charmes et d'attrait qu'elle même...

— Lucia, je rirais vraiment de bon cœur, si je ne comprenais pas l'ironie de vos paroles, mais devinant dans quel but vous les prononcez je me vois forcé de me taire... Il est dans mon cœur un secret qui m'y autorise...

— Sachant que je suis comprise, il serait malséant pour moi d'insister davantage, je devine à mon tour toute l'importance de votre secret. Puisse-t-il semer avec autant de libéralité les consolations, qu'il sème le désespoir...

— Ah ! taisez-vous, Lucia, taisez-vous ! Faut-il vraiment que, de tous côtés je sois accablé ? n'y a-t-il pas de limite à ma douleur ?... Oui je souffre... je souffre à tel point que j'ai peur que mon bras affaibli par cette souffrance ne puisse brandir avec autant d'efficacité qu'autrefois, l'épée destinée à défendre la France... Oul, Lucia, il y a dans mon cœur un tel abîme de désolation que je voudrais, après avoir réussi à libérer la France de ses oppresseurs, être mortellement frappé d'une balle, afin de ne pas avoir à supporter plus longtemps l'affreux supplice auquel je ne puis me soustraire...

— Jean, à montour je vous prie de vous taire ; vraiment vos paroles me remplissent d'une terreur indescriptible... N'y a-t-il aucun espoir que je connaisse votre secret ? En toute franchise, il me semble que vous paraissez en exagérer les conséquences et qu'il est impossible que l'avenir soit pour vous aussi sombre.

— Hélas ! je n'exagère rien ; si ma conscience ne m'empêchait pas de vous dévoiler mon secret, vous verriez jusqu'à quel point la vie peut être cruelle pour moi... Ces paroles pourront peut-être un jour vous faire deviner ce que je suis forcé d'evous cacher en ce moment : permettez-moi, Lucia, de n'en laisser rien paraître, afin de ne pas augmenter le poids de mon lourd sacrifice.

— Ne pouvant rien changer du destin, il faut bien que je me résigne comme vous à souffrir... Votre secret deviendra le mien, et me deviendra sacré, puis qu'en plus de vous faire souffrir, il brise à jamais ma vie..."

— Il serait inutile de chercher à décrire ce que Rita ressentit en écoutant le terrible aveu. Il n'existe pas de mots pour traduire une telle douleur. Retournant en titubant à la petite table de toilette qu'elle avait quittée, ce fut avec terreur qu'elle entendit une salve d'applaudissements retentir ; elle comprit que Jean Desgrives et Lucia venaient de prendre leur loge, que le moment était venu pour elle d'apparaître sur la scène. Elle essaya de se lever, mais ses jambes refusèrent de la supporter et lourdement elle retomba sur son siège. Comme en ce moment, la douleur était trop vive pour déclencher des sanglots, ce fut un cri de rage impuissant qui s'échappa de ses lèvres. Désespérément elle se sentit terrasser. Pendant un long moment, elle demeura ainsi accablée, mais comme le soldat qui sent son courage s'éveiller à l'appel du clairon, son âme d'artiste lui fit retrouver comme par miracle son énergie, lorsque la foule anxieuse de l'entendre fit de nouveau éclater de frénétiques applaudissements ; et tant bien que mal, elle atteignit enfin la rampe. Saluant l'auditoire qui l'acclamait à outrance, sa voix divine et enchanteresse s'éleva. Aussitôt le silence le plus profond se fit, car jamais un chant ne parut plus beau. On sentait que c'était une âme qui vibrait. Sa voix d'une puissance extraordinaire, laissait exhaler en ce moment toute l'amertume de son cœur brisé. Lorsqu'elle eut achevé sa dernière chanson, que le rideau de velours l'eut dérobée aux yeux de la foule, au comble de l'enthousiasme, Jean se retourna vers la baronne, et après avoir fait approcher un page porteur d'un magnifique bouquet de roses, il lui dit :

— Lucia, je serais très heureux que ces fleurs fussent remises à Rita qui s'est surpassée ce soir. Comme vous savez, je ne peux, de vive voix, lui transmettre tous mes hommages, me devant de quitter le châ-

teau immédiatement. Voulez-vous également faire déposer dans ses appartements ce pli cacheté ?

— Evidemment, et je verrai moi à ce que vos desirs soient immédiatement accomplis.

— Laissez-moi vous remercier, vous me rendez là un réel service.

Indifférente au grand triomphe qu'elle avait remporté, Rita, à la hâte, avait regagné ses appartements. Toute à son désespoir, elle ne jeta qu'un regard distrait sur les roses qu'on venait de lui apporter. Il lui importait peu de recevoir des hommages à cet instant. Atteinte en plein cœur, elle ne commençait vraiment qu'à ressentir sa peine. Alors, les tristes épisodes de sa vie repassaient dans sa mémoire : Elle se revoyait au chevet de sa mère mourante qui lui disait :

— Rita, ma fille chérie, je sens que bientôt il me faudra te quitter... Si tu pouvais comprendre ce que je souffre à cette pensée. Je voudrais toujours rester avec toi afin d'écarter de ton chemin les peines et les chagrins, mais que puis-je contre la mort implacable qui va bientôt me fermer les yeux. Les paroles de ce triste adieu résonnaient de nouveau, ce soir, à ses oreilles. Elle aurait tant eu besoin de cette mère pour la consoler... Enfin, épuisée, anéantie, elle finit par s'endormir d'un lourd sommeil.

Lorsque la baronne, après avoir reconduit ses invités, voulut entr'ouvrir la porte de la chambre de Rita afin de la féliciter pour son extraordinaire succès, elle fut toute surprise de la trouver endormie. Ne pouvant se douter de la peine qui troublait son cœur et attribuant ce sommeil à l'excessive fatigue de la jeune fille, elle ne voulut pas troubler son repos et discrètement, sans bruit, elle referma la porte qu'elle avait entr'ouverte.

CHAPITRE X

L'APPEL DE LA PATRIE. L'HEROIQUE DECISION.

Le lendemain, lorsque Rita s'éveilla, la nature aussi semblait attristée. Le vent qui soufflait à travers les feuillages et la pluie qui tombait par torrents, n'étaient pas, on le comprend facilement, un tableau qui pouvait atténuer le désespoir de la pauvre martyre. La nuit qu'elle venait de passer n'avait pas été pour elle une nuit de repos, son sommeil ne fut qu'un cauchemar affreux, qui avait plutôt contribué à augmenter son extrême épuisement. Plus faible que jamais, elle commençait à prévoir la funeste conséquence de toutes les fatalités qui s'accumulaient sur son chemin. Ce fut avec beaucoup de difficultés qu'elle parvint à se lever, mais le vertige et la douleur qu'elle ressentit lui firent croire un instant qu'elle allait mourir. Forcée lui fut donc de se jeter de nouveau sur son lit. La baronne qui vint lui rendre visite fut toute surprise de la trouver dans cette attitude et si pâle. Ne voulant pas l'alarmer inutilement, elle ne fit rien paraître de son emoi et lui dit :

— Pardonne-moi, Rita, si je me suis permis de troubler d'aussi bonne heure ton repos. Forcée de m'absenter probablement jusqu'à demain, je n'ai pas voulu partir sans te prévenir ; surtout sans te féliciter, car, sais-tu, ma chère enfant, que ton triomphe d'hier soir est considéré comme insurpassable.

— Merci, madame, murmura la pauvre Rita défaillante, je suis bien heureuse que mon dernier concert ait produit cette favorable impression.

— Que signifient ces paroles ? reprit la baronne, crois-tu vraiment que la science ne pourra vaincre le mal dont tu es atteinte ? C'est précisément pour obtenir d'elle ce secours nécessaire que je m'absente. Te sachant incapable d'accomplir ce voyage sans trop de fatigues, j'ai décidé d'aller supplier moi-même ce me-

decin éminent qui demeure en dehors de Paris de venir au Château te donner les soins urgents que requiert ton état.

— Hélas ! vos démarches sont tout à fait inutiles, mon mal est sans remède.

— Tu exagères, tu n'as pas le droit de désespérer ainsi ; as-tu donc oublié que le désespoir ne sert qu'à aggraver nos maux ? Chasse, je t'en prie, bien loin de toi ces sombres pensées qui sont causées par le surménagement et ta grande faiblesse. Il te faut réagir et promptement, ma chérie.

— J'essayerai, madame, crut-elle bon de répondre afin de ne pas trahir son secret, mais j'ai bien peur de ne pas y parvenir.

— Encore une fois, ne crains rien, je t'assure que les soins vigilants te ramèneront à la santé ; je ne négligerai rien pour obtenir ce résultat. Donc du courage et à demain.

De nouveau seule, l'esprit un peu plus calme, Rita examina la situation dans laquelle elle se trouvait. Alors elle se rendit compte qu'elle n'avait pas encore atteint le paroxysme de sa douleur, et que le nouveau sacrifice qui s'imposait dépassait en horreur tout ce qui avait précédé. Hésitant à mettre à exécution ce projet qui la torturait, elle s'était levée afin de chercher un dérivatif à sa peine quand tout à coup son attention fut attirée par la lettre qui était restée sur sa table de toilette. Evidemment, se dit Rita, c'est la baronne qui a fait cet oubli. Il faut absolument que je la lui fasse remettre avant qu'elle ait quitté le château. Saisissant la lettre en question, elle allait sortir, quand elle s'aperçut que c'était bien à elle qu'était destiné ce pli cacheté. L'ouvrant aussitôt, toute surprise, elle lut :

Ma chère Rita,

Ce petit mot écrit à la hâte va suffire, sans doute, pour te faire comprendre les regrets que j'éprouve à ne pouvoir te féliciter de vive voix. Accepte tout de même de mon cœur enthousiasmé et sincère, ce bouquet de roses qui, une deuxième fois sert à rendre hommage à ton art. C'est encore mon devoir de soldat qui m'oblige à me priver du bonheur d'être auprès de toi. Puisse-t-elle finir cette affreuse tourmente ! Je t'assure que dans cette attaque qui se déclanchera bientôt, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vaincre l'ennemi, et par conséquent pour obtenir la paix, gage assuré de notre parfait bonheur...

A bientôt....

Jean

—O France, ma patrie, se dit Rita lorsqu'elle eut achevé la lecture de cette courte lettre, je devine maintenant que c'est pour te sauver que le hasard m'a fait découvrir le secret qu'il me cache. Je comprends qu'il faudra à tout prix que je lui rende sa liberté, afin que, pour te défendre, il retrouve son courage et son énergie... Oui, je m'aperçois que mon silence deviendra aussi lâche, que son mensonge est héroïque... Il est bien cruel, va, le sacrifice que tu exiges de moi, mais qu'importe : le sort en est maintenant jeté ; comme un devoir sacré, il me faut à tout prix l'accomplir....

Maintenant tout se prêtait à merveille à la réussite du plan qu'avait projeté Rita. L'absence de la baronne lui permettait de faire venir Jean au château, sans qu'il y eût que son secret fût découvert. Elle lui écrivit donc un court billet qu'elle confia à un domestique en lui disant :

— Portez ceci aux quartiers généraux français et

rapportez la réponse. J'y attache une extrême importance. Alors anxieuse elle attendit. Après une heure, qui lui parut un siècle, le domestique revint.

— Avez-vous la réponse à ma lettre ? lui demanda-t-elle vivement.

— Je le regrette beaucoup, on m'a fait savoir qu'il était très difficile de transmettre avant l'heure fixée ce message au commandant Desgrives.

— Très bien, fit Rita désappointée ; mais ne vous a-t-on pas dit à quelle heure la consigne permet de remettre au commandant Desgrives les lettres qui lui sont destinées ?

— C'est à sept heures précises que le commandant Desgrives quitte son travail, et par conséquent reçoit les lettres qui lui sont adressées. Il se peut fort bien qu'on les lui remette plus tôt, mais je vous le répète, on ne peut me le certifier.

— Alors sin le commandant Desgrives se présente au château cet après-midi ou ce soir, conduisez-le au grand salon, c'est là que je le recevrai.

— A vos ordres, mademoiselle, répondit le domestique.

CHAPITRE XI

LE MARTYR D'UN COEUR. LA VOIX DE L'AME.

Vêtue d'une robe sombre, Rita assise dans le grand salon attendait la venue de Jean Desgrives et tremblait en songeant au rôle épouvantable qu'elle allait jouer. Malgré que cela semble invraisemblable, un vague espoir subsistait encore au fond du cœur profondément épris de Rita. Seul, un aveu de Jean Desgrives pouvait anéantir à tout jamais le doute, par conséquent détruire pour toujours cette infime et de

nière illusion. Ne pouvant prévoir l'issue de cette entrevue, Rita inquiète, se disait :

— Arriverai-je à plétiner ainsi mon coeur sans me trahir ? Pourtant il le faut ! Si je lui laisse deviner mon secret, je ne pourrai pas obtenir la certitude que je cherche... Il me faudra avouer, à mon tour, tout ce que je sais. De cette manière, la situation restera la même, car je sais bien que pour rien au monde, Jean ne faillira à sa promesse... Alors, loin d'augmenter son courage et son énergie, je n'aurai contribué par ce moyen qu'à le diminuer.

Rita maintenant avait hâte d'en finir avec cette pénible ignorance. Ce fut avec satisfaction qu'elle vit venir dans le lointain un fiacre qui ramenait sans doute Jean Desgrives.

En effet, elle ne s'était pas trompée, le véhicule venait justement de contourner la route pour s'engager dans la cour du château. Une vive émotion s'empara d'elle, mais avant l'arrivée de Jean, elle put se maîtriser, et ce fut presque calme, qu'elle lui dit en le voyant :

— Jean, vous me pardonnerez sans doute de vous avoir fait venir auprès de moi, malgré que je n'ignore pas combien votre temps est précieux. Je ne pouvais remettre à plus tard l'entrevue que je viens de vous solliciter... Vous avez répondu promptement à mon appel, mon coeur en est profondément touché... Jean, ce que j'ai à vous dire est très grave car il détruira sans doute à jamais un rêve qui fut, pour nous deux... ou du moins pour moi, le plus beau de ma vie...

— Rita, vous ne sauriez croire combien vos paroles me paraissent étranges. Je vous en supplie, abrégez mon supplice... Ouvrez-moi votre coeur : Je saurai détruire l'obstacle qui entrave votre bonheur... Vous savez combien je vous aime.

Rita pâlit en entendant prononcer ce dernier mot, et lui sembla que tout son courage allait l'abandonner.

Mais dans un effort suprême, elle parvint à maîtriser son émotion, et ce fut encore presque d'une voix calme qu'elle reprit :

— Vous m'aimez, dites-vous ? En êtes-vous bien sûr ? N'avez-vous pas été dupe de votre cœur ? ... Non, vous ne pouvez pas m'aimer puisque je n'ai ni grâce ni beauté, je suis de celles qu'on regarde avec pitié, mais non pas avec amour, je suis indigne d'être aimée de vous... Cette idée ne m'a pas abandonnée un instant malgré tout ce que j'ai souffert, malgré tout ce que j'ai fait pour la chasser de mon esprit... Oh ! le doute, l'affreux doute, que de larmes il m'a fait verser ! ... Je sentais bien qu'il empoisonnait ma vie... Que pas un instant je ne goûterais le bonheur qu'apportent la confiance et l'espoir... Toute à mes tristes pensées, la vie m'apparut sans aucun attrait, il me semblait que tout m'abandonnait... Séparée de vous, je n'avais plus alors vos tendres paroles pour éloigner de mon esprit ces papillons noirs, et voilà pourquoi peu à peu le doute opérait en moi d'étranges choses. Oui, Jean ce cœur autrefois rempli de tendresse pour vous s'est refroidi lentement, votre image s'est effacé de ma pensée. Puis, un jour, je me rendis compte enfin qu'il ne restait plus rien de mon beau rêve d'autrefois ; le doute avait réussi à l'anéantir. Alors, à partir de ce moment, le dégoût de la vie s'accrut davantage en moi à tel point que je crus en devenir folle. Ma santé s'altéra, mais souffrant plutôt moralement, je m'inquiétais bien peu de mon mal physique. D'ailleurs qu'importe-m'il m'importait ma santé : ne valait-il pas mieux en finir avec cette misérable vie ! L'avenir était pour moi si sombre qu'il me semblait que c'était le seul remède à mon cœur torturé. Or, comme cela ne pouvait durer éternellement ainsi, ma jeunesse triompha et je recouvrai partielement la santé... Mais le passé venait de mourir, emportant pour toujours l'amour que je croyais ancré à jamais au fond de mon cœur.... Jean

Je comprends très bien à quel point mon aveu peut vous faire souffrir, mais connaissant tout ce que j'ai souffert moi-même, pardonnez-moi, et ne me maudissez pas... Vous êtes jeune... vous êtes beau... votre avenir n'est pas brisé... Vous rencontrerez sûrement une femme qui sera digne de votre amour; alors le parfait bonheur qu'elle vous apportera aura tôt fait d'effacer le passé..."

Jean tressaillit; cette révélation jetait un tel désarroi dans son esprit, qu'il se sentait incapable de formuler une phrase quelconque. Ce silence qui ne dura que quelques moments, parut long comme un siècle à la pauvre Rita, car elle comprenait bien que c'était sa vie qu'elle venait de jouer. Comme le meurtrier devant son juge, elle attendait les mots de salut ou de mort qu'il allait prononcer. Enfin, Jean se leva, puis s'avancant vers Rita, ce fut d'une voix vibrante qu'il lui dit :

— Rita, il me semble que je ne mérite pas que vous me traitiez aussi cruellement, n'ai-je pas été pour vous l'ami fidèle qui n'a cherché que votre bonheur? Qu'avez-vous donc à me reprocher?

— Oh! Jean, je ne puis rien vous reprocher, reprit vivement Rita qui avait maintenant peur de se trahir. Vous avez été bien bon pour moi. Je n'oublierai jamais tout le bonheur que vous avez semé sur mon chemin... Si je n'avais connu la grandeur de votre âme, la bonté de votre cœur, jamais je n'aurais eu la force et le courage de vous dévoiler mon douloureux secret... A cet instant, Jean, je sais ce qui se passe en vous-même... Vous me méprisez peut-être, mais plus tard vous me comprendrez; alors vous aurez peut-être pitié de moi... Songez que l'avenir nous apparaît plein de tristesse, que la guerre, l'affreuse guerre, jette partout deuil et désolation, la France agonisante

pousse son cri de détresse, et c'est vers vous que son regard suppliant est tourné... N'est-ce pas que vous lui apparaissez comme un sauveur?... Oh! Jean pour la France, notre patrie que nous aimons, marchez marchez sans crainte! Vous vaincrez: Tout me dit que vous vaincrez... Alors vous reviendrez, couverts de gloire, et la France vous benira... Moi, du fond du cloître ou je serai enfermée, je prierai pour vous afin que vous trouviez le bonheur que vous méritez.

— Ainsi, Rita, tout est bien fini entre nous, le passé est donc mort à jamais? Maintenant, je vous comprends et loin de vous mépriser, j'admire votre courage, votre franchise... de tout cœur je vous pardonne. A mon tour, je vous prie de m'écouter, je veux détruire le remords qui pourrait vous poursuivre... pour qui vous ne doutiez pas de mon pardon, je vous dévoilerai ce secret que j'avais bien promis de garder au fond de moi-même... L'amour, je m'en rends compte, est un fluide magnétique qui unit les âmes et s'il s'éteint dans l'une, il succombe souvent dans l'autre... Oh! Rita, je vous aimais, mais la fatalité nous poursuivait... C'est en nous séparant qu'elle brisa ce lien qui nous unissait. Après votre départ, je revenais souvent au château, je me plaisais à voir le lieu où nous avions vécu tous deux de si doux instants et avec la baronne de Castel, j'éprouvais un plaisir infini à évoquer votre souvenir, sans pourtant lui dévoiler l'amour que je ressentais pour vous. L'homme est inconstant, et malgré le gré que j'ai tout fait pour rester fidèle à votre souvenir, je me rendis compte bientôt qu'un autre amour glissait dans mon cœur, chassant malgré moi le premier. Comme il est bien vrai que nous ne sommes pas maîtres de nos sentiments, l'amour est bien la plus étrange chose de la vie... En effet, il vient à nous mystérieusement, puis parfois s'éloigne de la même manière... L'amour, je le soutiens, c'est le bien et le mal de la vie; tantôt il nous fait éprouver les pl

que son
le vous
Jean,
marchez,
me dit
couvert
du fond
ur vous
itez.

le pas-
us com-
e coura-
rdonne...
détruil-
pour que
éveillerai
au fond
apte, est
s'éteint

Où,
vait....
qui nous
ivent au
s avlons
baronne
quer vo-
r que je
et mal-
re souve-
amour se
le pre-
sommes
n la plus
t à nous
ême ma-
en et le
les plus

grandes joies, et tantôt les plus grandes douleurs. Il peut donc élever jusqu'à l'infini comme parfois, il peut avilir jusqu'à la plus dégradante bassesse... Il est donc notre maître absolu, à quel bon lutier puisqu'il n'y a que la résignation et le temps qui peuvent effacer la blessure qu'il inflige au cœur des humains... Si je vous parle ainsi, Rita, c'est que vous m'apparaissez comme une sainte. L'amour vous a élevée vers l'infini... Si grande que vous paraissez la tâche que m'incombe mon devoir de général, malgré que j'aie à défendre les droits de mon peuple et à sauver ma patrie, je me sens bien petit lorsque je me compare à votre grandeur... Plus que jamais je comprends maintenant que c'est à nous deux que la France devra son salut : je serai le bras qui frappe, vous, vous serez la force qui éclairera et dirigera mes pas vers le triomphe... Lorsque je reviendrai couvert de gloire, j'irai à la porte du cloître, et crie plutôt : "Vive la France !" et à bientôt !"

-- Voici celle qui vous a sauvés ! Oui, Rita, je pars plein d'espérance et plus que jamais sûr de la victoire puisque j'aurai maintenant une sainte qui priera pour moi, et c'est pourquoi je ne veux pas en partant pour cette bataille décisive, vous dire adieu, mais je crie plutôt : "Vive la France !" et à bientôt !"

Puis, précipitamment, Jean, s'éloigna. Le bruit de ses pas sur le parquet de marbre troubla seul le silence du château, puis tout redevint silencieux...

Assise dans son fauteuil, blanche comme un suaire, telle une statue, Rita ne semblait pas souffrir ; c'était la première phase d'une vraie douleur.

Dans ces instants, c'est un duel qui s'engage entre le cœur et l'esprit ; de ces deux, l'un succombe parfois. Tout-à-coup une larme glissa sur sa joue pâle, et tomba sur sa main. Cette larme brûlante eut un effet magique. Aussitôt elle sembla s'éveiller de l'a

torpeur dans laquelle elle était plongée, et machinalement elle porta la main à son cœur :

Ah ! que je souffre murmura-t-elle sourdement. Soudain la lumière se fit dans son esprit, encore enfiévré, tout lui apparut net et précis. Un grand cri rauque s'échappa de sa gorge comme un appel déchirant puis elle roula sur le parquet évanouie...

Combien de temps resta-t-elle ainsi ? elle n'aurait pu le dire, mais lorsqu'elle ouvrit les yeux, la nuit était complètement venue. La lune seule éclairait faiblement l'appartement où elle se trouvait. Péniblement elle se leva, puis se dirigeant vers la fenêtre, elle l'ouvrit. La fraîcheur de la nuit sembla apporter un peu de bien-être à son pauvre corps affaibli. S'asseyant, elle regarda longuement la lune glisser dans le ciel étoilé, et faiblement, elle murmura :

— Ah ! ma dernière nuit... pourquoi tes-tu faite si belle ?... est-ce pour me faire sentir encore plus profondément ma douleur ? J'aurais préféré te voir sombre... sombre comme ma pensée en ce moment. Il m'aurait été moins pénible de te crier mes adieux, car c'est bien la dernière fois que je te contemple, nuit si reine... nuit si belle pour ceux qui ont le droit d'espérer et d'aimer... Tu sembles rire de mon malheur... toutes ces beautés que tu étales à mes yeux ne sont plus pour moi, tu le sais bien... O jardin qu'on appelle le paradis des fleurs, je vais mourir en te contemplant... Tu vas donc assister à mon agonie, mon corps en s'écrasant sur les rochers, m'arrachera peut-être quelques plaintes, qui seront l'écho de ma dernière chanson... Adieu, château béni où se sont écoulées les heures si douces de mon enfance... Adieu, vous qui avez eu pitié de moi, qui m'avez recueillie, je ne suis pas une ingratitude, je vous aime bien, mais il faut que je meure. Puis sa voix s'étrangla dans un long sanglot.

Au même instant le grand crucifix qui ornait la vieille tour du jardin brilla sous les rayons de la lune, rappelant à Rita que le suicide était un crime, et qu'elle n'avait pas le droit de disposer de sa vie. Comme sous l'effet d'un éclair, sa conscience s'illumina et l'ignominie de son projet lui apparut. Alors la révolte gronda dans ce pauvre cœur que le destin semblait prendre plaisir à broyer, et ce fut avec des accents déchirants qu'elle cria sa douleur à Celui qui venait de lui rappeler son devoir.

— Ah ! pourquoi, pourquoi, as-tu permis que je connaisse cet amour, puisque je ne devais pas être aimée ? . Pourquoi n'as-tu pas mis une culrassé à ce misérable corps ? Non, tu n'as pas voulu, tu avais peur sans doute que je ne souffre pas assez de ma disgrâce. Aujourd'hui, tu te dresses sur mon passage pour me rappeler que tu es mon maître, et torturant ma conscience comme tu torturas mon cœur, tu voudrais encore que je vive... Tu n'as donc pas pitié de mes larmes et de mon désespoir, tu veux donc que je doute de ta puissance, de ta bonté ? Puisque tu lis la détresse au fond des cœurs, pourquoi m'as-tu refusé la mort qu'aujourd'hui je cherche ? Arrache de mon âme cet amour impossible et tu reprendras en moi le trône que ma foi t'avait élevé.

A peine eut-elle prononcé ces mots qu'assitôt la puissance de Dieu parut se manifester à ses yeux. Le grand Christ d'ivoire sembla fremir sous l'outrage, il sembla à la jeune fille que ses lèvres avaient remué. Elle porta la main à son front comme pour en chasser l'hallucination, et figée de stupeur, elle crut entendre une voix douce qui lui disait :

— Je vois tes larmes et j'entends tes sanglots ; malgré l'outrage que tu viens de me faire, je te pardonne et je viens à toi. Ne suis-je pas moi-même une victime d'amour ? J'ai aimé le monde, et c'est en me crucifiant à cette croix que le monde a répondu à

ma tendresse... Pour suivre un bonheur qui pourtant n'existe pas sur cette terre, le monde oublie l'éternité, et ne veut plus croire à l'immortalité de son âme ; en descendant de son piédestal, cet idéal qui le fait roi de la terre et l'élève jusqu'à moi, il détruit la force de sa vie, de son esprit, sème d'innombrables douleurs sur le chemin qu'il doit poursuivre. Anime ton courage au feu de mon amour ; et songe que ton corps n'a besoin ni de grâce, ni de beauté pour retourner à la terre qui le réclame. Dans toutes tes épreuves, n'oublie pas que tu marches vers la mort qui te plongera dans l'éternité".

Rita tomba à genoux, pleine d'admiration devant le miracle qui venait de s'opérer en elle. Son cœur contrit demanda pardon... Pour réparer l'outrage qu'elle avait faite à la croix, elle répéta avec ferveur le Credo et supplia Dieu de ne jamais l'abandonner.

CHAPITRE XII

LA VEILLE DE L'ASSAUT DECISIF. LE VOL DES PRÉCIEUX DOCUMENTS.

Sur les champs de bataille, le sang coulait toujours, mais les offensives, en se multipliant, avaient changé complètement la situation. Maintenant repoussé de tous côtés, l'ennemi battait en retraite en se demandant, rempli d'épouvante et d'inquiétude, quel était cet homme dont les coups, préparés avec une maîtrise incroyable, se terminaient toujours par d'éclatantes victoires. Devant la défaite imminente qui s'annonçait l'ennemi eut recours plus que jamais à son service d'espionnage. Grâce à ces espions dissimulés un peu partout sur le territoire français, ils apprirent bientôt vite que cet homme se nommait Jean Desgrives, et que ses actions sublimes l'avaient élevé au grade de premier officier des armées françaises.

Encouragée par la perspective d'une victoire pro

ourtant
ternité,
ne ; en
ait roi
a force
ouleurs
n cou-
a corps
tourner
preuves,
e plon-
vant le
r con-
qu'elle
le Cré-

chainc, la France avait préparé un plan d'attaque formidable qui devait mettre fin à ce conflit. Ces plans, d'une importance capitale pour la nation, furent remis secrètement à cet officier qui, par son courage et sa bravoure, avait si bien su mettre ses adversaires en déroute. Craignant plus que jamais la puissance de cet homme, l'ennemi, toujours au moyen d'espions qui se cachaient dans l'ombre, le surveilla étroitement et ne tarda pas à apprendre que les plans de cette grande offensive lui avaient été remis. Ils résolurent donc de s'en emparer, espérant qu'en connaissant leurs plans d'attaque, leur résistance serait plus énergique et qu'ils se défendraient avec plus d'efficacité. Malgré les difficultés presque insurmontables à vaincre pour réaliser leur projet audacieux, ils ne reculèrent devant aucun obstacle pour atteindre leur but.

Voici comment, au moyen d'un plan préparé avec un esprit diabolique, un des espions avait pu se glisser jusqu'au cabinet de travail de cet homme redoutable.

DES

Par une nuit très sombre, dans une rue presque déserte, deux hommes semblaient guetter la venue d'un troisième personnage. Leur attente ne fut pas de longue durée. Presque aussitôt, on pouvait voir s'avancer un homme à l'allure militaire, qui n'avait nullement l'air de se douter du grand danger qui le menaçait. A peine eût-il dépassé l'endroit où se cachaient les deux individus qu'aussitôt l'un d'eux sortit de l'ombre et le frappa avec tant de violence qu'il s'écroula lourdement sur la chaussée, ne poussant qu'un faible gémissement. Tout semblait favoriser ces deux misérables. Silencieusement, ils soulevèrent l'homme qu'ils venaient de frapper et atteignirent la grille d'un petit jardin. L'obscurité de la nuit rendait presque invisible la maisonnette qui leur servait de repaire. Sans crainte d'être vus, tous deux pénétrèrent avec leur victime inconsciente. Cet homme qui venait de tomber ainsi sous

les coups de ces lâches agresseurs, n'était autre que le soldat chargé de garder le cabinet de travail de Jean Desgrives.

Le bandit s'empara alors de l'uniforme du gardien et se mit à son poste, convaincu que personne ne pourrait s'apercevoir que le soldat qui avait mission de veiller sur des papiers précieux venait d'être remplacé par un ennemi de la pire espèce. Retenu prisonnier dans cette maison mystérieuse, le seul homme qui aurait pu dévoiler ce secret était réduit à la plus complète impuissance. Ceux qui avaient charge de le surveiller n'étaient autres que de vils espions qui vivaient à Paris sous l'apparence de paisibles bourgeois français. Voilà pourquoi la visite de Rita n'était pas passée inaperçue à leurs yeux et ne manqua pas de les intriguer très fortement. Quelle était donc cette jeune fille ? se demandèrent-ils, qui avait réussi malgré la consigne très sévère à pénétrer dans le cabinet de l'officier, et pourquoi en était-elle jamais resortie ? Cet homme était-il un assassin ou bien un passage secret lui avait-il permis d'échapper à la surveillance du garde ?... S'il en était ainsi pourquoi se cachait-elle ? et quel intérêt avait-il lui-même à la cacher ? Il y avait là un mystère qu'ils ne parvenaient pas à s'expliquer....

Or, comme on était maintenant rendu à la veille de cette bataille décisive, une activité générale animait les soldats qui avaient reçu ordre de faire leurs derniers préparatifs. Malgré le grand espoir qui inspirait leur courage, il y avait au fond de leur cœur une tristesse qu'ils avaient peine à dissimuler. Beaucoup cachaient des larmes sous un sourire. Pour les uns, c'était le souvenir d'un père, d'une mère, des frères, des soeurs tendrement aimés qui là-bas pleuraient et priaient Dieu de les protéger. Puis d'autres, c'était le souvenir d'une fiancée qu'ils ne reverraient peut-être jamais.

Seuls ceux qui étaient sans foyer, sans famille, semblaient insensibles, de s'avancer avec indifférence vers la mort, offrant ainsi leur sang pour le seul bien qui leur restait ici-bas, leur mère Patrie.

Que de drames épouvantables allaient se dérouler dans cette lutte sans merci ! Que de sang allait être versé, que de foyers où régnaient la paix et le bonheur allaient être détruits pour toujours ! Ces réflexions se précisaient dans l'esprit éclairé de Jean Desgrives. Fixant le plan qui devait apporter la mort à cette multitude de soldats, cet homme rempli d'énergie et de force, ne put retenir ses larmes et murmura :

— O France, si je pouvais te sauver en te donnant mon sang goutte à goutte, comme je le ferais volontiers pour épargner tous ces soldats qui se jetteront avec moi dans la lutte. Mais trop tard ! L'orgueil a allumé une haine terrible qui s'éteindra qu'avec le sang du peuple.

Voilà dans quelle disposition d'esprit Jean Desgrives se trouvait, lorsqu'on vint lui remettre le billet que Rita venait de lui expédier. A peine eut-il lu quelques lignes, qu'il se leva. Remettant les clés au garde, il sortit précipitamment.

Après avoir vu disparaître Jean Desgrives, et s'être assuré que personne ne pouvait l'apercevoir, le misérable pénétra dans l'office où se trouvaient les plans et se livra, avec une minutieuse attention à l'examen de la pièce. Son attention fut bientôt attirée par un tableau qu'on avait dû déplacer récemment. S'en approchant, il ne tarda pas à se rendre compte que ce tableau servait à dissimuler une porte secrète. Piqué de curiosité, il frôla de sa main le mur, cherchant à découvrir le mécanisme qui permettait l'ouverture de cette porte. Après avoir fouillé quelques instants, il s'aperçut, à sa grande satisfaction qu'il suffisait d'ap-

puyer assez fortement sur la boiserie, pour que la porte glissât avec une extrême facilité. Tout ceci, en un instant, lui expliquait la fulte inaperçue de la jeune fille. Maintenant il ne lui restait plus qu'à connaître l'endroit où aboutissait ce passage secret et il était plus sûr d'arriver sans difficulté au but qu'il s'était proposé. Ces papiers ne pouvaient disparaître à l'instant même puisqu'il fallait à tout prix que l'on ignorât ce vol. Il lui fallait donc attendre que la nuit fût venue pour tenter le coup décisif. En agissant ainsi, il était évident qu'il n'y aurait rien de changé aux plans d'attaque, et échappant par ce moyen à l'étroite surveillance des autorités françaises, il espérait communiquer avec beaucoup plus de sécurité, les renseignements qu'il jugeait indispensables pour la défense de leur armée. Mais pour réussir son projet inique, lui fallait agir très promptement car l'absence de ce homme pouvait être de très courte durée. S'il était surpris dans ces appartements, c'était sa perte inévitable en même temps que l'anéantissement complet de ses desseins.

Comptant cependant sur le hasard qui l'avait si bien servi une première fois, il s'engagea sans plus d'hésitation dans l'étroit passage qu'il venait de découvrir. Après avoir marché quelques instants dans la plus profonde obscurité, il lui sembla voir briller par une étroite ouverture la lumière du jour. En quelques secondes, il franchit la distance qui le séparait de l'endroit d'où lui était venue cette faible clarté, et il constata avec une joie indécible que c'était bien là l'entrée du passage secret. Après avoir soulevé la solide barre de fer qui seule empêchait l'ouverture de la seconde porte, il put en toute facilité sortir et examiner à loisir les lieux où il se trouvait. Dissimulée sous d'épais branchages, il était impossible d'apercevoir cette porte du dehors ; de plus, le petit sentier qui conduisait à la route principale, disparaissait

également sous les branches. Tout cela rendait encore plus facile l'invasion qu'il projetait pour la nuit puisqu'il ne saurait être vu de personne. Renseigné suffisamment pour pouvoir mener à bonne fin son audacieux projet, il revint sur ses pas. Après avoir refermé soigneusement la porte, il enleva la tige de fer qui en empêchait l'ouverture au dehors, et sûr de pouvoir pénétrer facilement lorsque le moment serait venu, il regagna, en toute hâte, l'appartement qu'il venait de quitter. Là, effaçant toute trace de son passage, il put reprendre son poste, sans que personne ne fût témoin de son escapade. Voilà comment l'ennemi, au moyen de son truc diabolique, réussit à s'emparer des plans de cette bataille qui devait être décisive.

CHAPITRE XIII

LA MARCHÉ VERS LE SUPRÊME ASSAULT. L'ARRESTATION DE JEAN DESGRIVES.

Dans les rues de Paris, une légion de soldats s'avançaient, au son des tambours et des trompettes. Malgré l'heure matinale, on pouvait voir tout le long du parcours où défilait cette immense armée, des femmes, des vieillards et des enfants, qui venaient rendre un dernier hommage à tous ces braves cœurs, qui allaient payer de leur sang, peut-être, la paix.

La douleur en cet instant suprême semblait avoir anéanti les distances, qui divisent le peuple. On pouvait voir les riches, les pauvres, les puissants et les faibles se coudoyer, le visage tout empreint d'une tristesse, qui révélait l'angoisse de leur âme. Déjà on entendait le rugissement sourd des canons qui crachaient la mort. Ce bruit qui se répercutait dans le lointain, contribuait à augmenter davantage la souffrance de tous ces gens qui voyaient s'avancer vers cette fourna-

se ardente, un être tendrement aimé. Des larmes glissaient sur bien des joues pâles, et l'on sentait, qu'en ce moment, une puissance plus forte que la volonté de l'homme commandait. Ceux qui avaient oublié Dieu et ses lois, comprenaient qu'ils avaient fait fausse route, et voyaient dans ce fléau, un juste châtiment de leurs erreurs.

— Cette grande offensive, tout en laissant prévoir la fin des hostilités représentait tout de même de tels sacrifices que cela justifiait amplement la terreur que tous éprouvaient à la vue de cette légion d'hommes qui allaient s'engager bientôt dans la lutte sanglante.

— Deux hommes, la rage au coeur, assistaient à ces immenses préparatifs. Pour eux l'heure semblait s'avancer avec une rapidité vertigineuse. Ne comprenant rien de tous les plans dont ils avaient réussi à s'emparer, ces deux espions se voyaient dans l'impossibilité de communiquer les renseignements que déjà depuis assez longtemps, ils auraient dû transmettre au chef de leur armée.

— Ce ne fut cependant qu'après avoir cherché toute la nuit, qu'ils abandonnèrent leur tâche, convaincus enfin que les chiffres et tous les signaux qui constituaient ces plans, ne pouvaient être compris que par ceux qui en connaissaient les secrets. Ils s'étaient donc trompés eux-mêmes. Maintenant, cachés dans cette maison mystérieuse où ils s'étaient réfugiés après avoir accompli leur vol, ils pouvaient voir défiler ces régiments qui marchaient, tête haute, au combat. Malgré qu'il leur en coûtait beaucoup, il fallait bien qu'ils se décidassent enfin à communiquer la décevante nouvelle ; retarder davantage ne servait qu'à aggraver la situation, qui était déjà menaçante pour leurs armées. Ils descendirent précipitamment dans les lieux souterrains où se trouvaient les appareils télégraphiques secrets, et se mirent aussitôt en communication directe avec leurs chefs.

A en juger par la manière dont ceux-ci les accueillirent, en juger par la manière dont ceux-ci les accueillirent, il était évident qu'ils attachaient une grande importance à ces renseignements. Par conséquent lorsqu'ils apprirent que Jean Desgrives, cet homme intrépide s'avavançait déjà avec une puissante armée, ils comprirent qu'ils seraient écrasés impitoyablement s'ils ne parvenaient pas à arracher ce puissant chef à ses soldats. L'ordre fut donc donné à ces deux misérables d'arrêter la marche de cette armée. Pour cela un seul moyen leur apparaissait : C'était l'assassinat de Jean Desgrives qu'ils devaient commettre sans se soucier de leur propre vie.

On comprend facilement dans quelle terreur pouvait les plonger ce commandement brutal. Comme le métier d'espion est souvent le fait des lâches, ils furent vite fait, sous l'effet de la peur, d'échafauder un autre plan qui, tout en promettant les mêmes résultats, ne troublait en aucune manière leur sécurité personnelle. Voici ce qu'ils imaginèrent : Les plans qu'ils avaient réussi à dérober à la France ne leur étaient plus d'aucune utilité, ils ne pouvaient en comprendre le mystère. Ils résolurent de les envoyer aux autorités françaises et d'accuser cet homme de trahison, en mentionnant que, pour faciliter ce vol, il avait dévoilé à une jeune fille un passage secret qui lui avait permis de fuir de son cabinet de travail dans lequel celle-ci avait pénétré, malgré la consigne très sévère. Cette déclaration ne manquerait pas de jeter les généraux en chef dans la consternation, mais les plans retournés constitueraient une preuve si convaincante que cela exigerait une enquête immédiate. Alors l'arrestation de Jean Desgrives ne pouvait tarder.

Tout se passa comme ces misérables l'avaient prévu. Il avait suffi d'un temps excessivement court pour exécuter ce traître projet. Bientôt on aperçut dans le lointain un assez fort détachement de soldats qui, mon-

tés sur des coursiers rapides, s'avançaient à toute allure.

Jean Desgrives que la foule à ce moment acclamait, comprit que quelque chose d'anormal se passait. Calmant d'un geste impérieux cette foule tumultueuse, il alla à la rencontre de ces soldats qui s'avançaient. Lorsqu'ils furent rendus près de lui, l'un d'eux descendit vivement de sa monture et saluant légèrement Jean Desgrives, il lui remit la dépêche qui contenait ces mots : "Les autorités de France se voient dans l'obligation de procéder à votre arrestation immédiate. Ayant manqué gravement à la discipline militaire en laissant pénétrer dans votre cabinet de travail une jeune fille, et de plus, l'ayant soustraite à la surveillance des gardes en lui dévotant le passage secret qui favorisa sa fuite ; vous avez, par ce moyen, aidé l'ennemi à s'emparer des plans que la France vous avait confiés. Possédant de votre culpabilité des preuves écrasantes, il vous faudra d'abord prouver votre innocence pour avoir le droit de reprendre le poste que vous occupez présentement. Si vous n'arrivez pas à vous justifier, vous subirez le sort réservé aux traîtres et aux espions".

Jean Desgrives devint d'une pâleur mortelle et laissa tomber le fatal billet. Il lui sembla qu'un vide immense venait de se creuser dans son cerveau. Fixant d'un regard d'halluciné cette foule qui venait l'acclamer, il sentit un instant tout son courage l'abandonner, mais se ressaisissant, il comprit que ce n'était pas le moment de faiblir. Devinant dans tout ceci un complot infâme, monté par l'ennemi qui n'avait pu rien apprendre en s'emparant des plans et se voyant maintenant perdu, il jugea à l'instant, qu'échapper à cette arrestation c'était sauver la France, car l'ennemi avait vainement compté, pour sa défense, sur la fourberie de leurs vils espions.

Cette scène navrante se passait tout près du cha-

teau de la Roche-Brunne. La baronne de Castel en fut témoin. Pressentant quelque chose de terrible, le cœur étreint d'une profonde inquiétude, elle s'avança alors sur la terrasse du château. Jean Desgrives qui venait de l'apercevoir ramassa la dépêche qu'il avait laissé tomber, puis, prestement il se dirigea vers elle, suivi des soldats qui l'escortaient.

— Lucia, murmura-t-il, profondément ému, quelque chose de stupéfiant vient de se passer. D'ailleurs, il vous sera facile de vous en convaincre, en prenant connaissance de la dépêche que voici.

— Rapidement, Lucia parcourut le fatal billet. Cruellement atteinte par la révélation qu'il contenait, elle recula d'épouvante.

— Quelle odieuse trahison ! je vous prie de croire que je ne suis pas coupable de l'infâmie que l'on me reproche.

— Jamais je ne douterai de votre franchise et de votre loyauté. Ce qui m'effraie en ce moment, c'est ce danger qui vous menace.

— Ne craignez rien pour moi, il me sera facile de retrouver mon innocence, mais tremblez plutôt pour la France, qui deviendra son propre bourreau en me livrant à ses juges. Tout cela est un complot infâme monté par l'ennemi, dans le but d'arrêter momentanément cet assaut qui devait les surprendre. Les plans dont ils ont réussi à s'emparer, ne leur ont rien révélé.

Les signes sténographiques qui les composent ne peuvent être déchiffrés que par ceux qui en connaissent les secrets. Comprenez-vous maintenant pourquoi il me faut, à tout prix échapper à cette arrestation ?

— Oui, je comprends très bien, mais comment parviendrez-vous à réussir ?... La discipline militaire est d'une sévérité si excessive ! Les soldats ont reçu un ordre qu'ils doivent exécuter au prix même de leur vie. Les autorités de France voient en vous le vrai coupable.

ble, par quel moyen échapperez-vous à cette arrestation ?

Aucun projet précis ne se présente encore à mon esprit, mais une voix me dit que l'ennemi ne parviendra pas à arrêter la marche de mon armée : je triompherai, soyez sans crainte, je dois sauver la France... Je la sauverai, dusse-je pour cela lutter contre la France elle-même, qui par des circonstances extraordinaires est devenue, sans le savoir, son propre ennemi. A cause de cela, le peuple deviendra son propre juge... S'il me condamne je mourrai, mais heureux puisque j'aurai accompli mon devoir jusqu'au bout".

Voyant les soldats s'avancer afin d'exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu, Jean se vit forcé de quitter cette femme qu'il aimait de toute son âme.

Pas un mot de cette conversation n'avait échappé à Rita. Voulant pour la dernière fois revoir l'homme qu'elle avait tant aimé, vêtue d'une robe sombre, dès l'aube elle avait quitté sa chambre pour monter dans la vieille tour qui se trouvait tout près de la terrasse. Elle avait assisté involontairement à la courte entrevue qui venait d'avoir lieu, entre la baronne et Jean Desgrives. Lorsqu'elle vit les soldats l'entourer, une angoisse terrible s'empara d'elle, elle comprenait les conséquences épouvantables qui en résulteraient, s'il ne parvenait pas à trouver un moyen pour échapper à cette arrestation. Touchée par la détresse de la baronne, Rita, pour la rejoindre et la consoler, quitta aussitôt son poste d'observation.

— Ma chère Rita, s'écria la baronne, en l'apercevant, ce qui arrive en ce moment dépasse en horreur tout ce que l'esprit peut imaginer... Lis ce billet.

Rita à son tour, rapidement parcourut le billet.

— Mais qu'adviendra-t-il de celui qui sera reconnu coupable de ce crime infamant ? questionna Rita, la figure empreinte d'une suprême énergie.

Ma chère enfant, tu n'ignores pas sans doute qu'une trahison est l'acte le plus épouvantable que l'on puisse commettre ; il atteint tout un peuple. Souvent celui qui s'en rend coupable, après avoir été jugé et condamné, meurt de la plus effroyable manière. Traîné par la foule exaspérée, il lave de son sang le sol de la patrie qu'il a trahie, ou tombe sous les balles destinées à l'ennemi... Voilà le châtiment terrible, mais juste, réservé aux traîtres, aux espions... Crois-tu, ma chère Rita, qu'il me serait possible de vivre après avoir vu l'homme que j'aime, mourir aussi lamentablement pour un crime dont il est innocent... Non, je ne pourrai y survivre, la France en le condamnant, me condamnera moi-même...

— Rassurez-vous, cette mort si redoutable ne menace plus l'homme que vous aimez... Je connais la coupable, c'est elle qui paiera de sa vie la rançon de ce crime infâme... Avant de vous quitter pour accomplir ma pénible mission, je vous supplie malgré tout de garder au fond de votre cœur un peu de pitié pour la misérable qui, en se perdant, sauvera peut-être la France...

Avant que la baronne se fût remise de sa surprise, fuyant comme une ombre, Rita avait regagné la route pour disparaître dans la foule silencieuse.

CHAPITRE XIV

LE SACRIFICE DE RITA SAUVE JEAN ET LA FRANCE.

Avant de se livrer aux soldats chargés de son arrestation, Jean Desgrives avait voulu éclairer ses soldats. C'est pourquoi écartant ceux-ci d'un geste autoritaire, il domina de sa voix puissante le bruit de la foule, pour obtenir presque aussitôt un silence des plus complets.

— Peuple de France, mon peuple, disait-il, mon

devoir de soldat m'oblige à répondre à l'appel de mes supérieurs qui, possédant des preuves accablantes de ma culpabilité, se voient dans l'obligation de procéder à mon arrestation. Et moi à cette arrestation serais parvenu à sauver la France... Les officiers qui avaient sans doute compté sur le vain espoir dont on m'accuse, n'ont pu en pénétrer le mystère. Alors prévoyant sans doute leur défaite imminente, ils ont approché de mon armée qui allait les surprendre, ils ont servi de ces plans pour me perdre dans les mains de ceux qui me les avaient confiés. Ils ont voulu éviter par ce moyen ce combat qui déjà les semblait condamner. Je tremble à la pensée qu'en reconnaissant trop tard mon innocence, la France s'achemine pacifiquement vers sa défaite... En cette circonstance, ma volonté est impuissante, seuls ceux qui m'accusent ont le droit de me juger.

Au même moment, Rita, accablée de fatigue, les cheveux épars, telle une démente, venait d'attendre l'endroit où se déroulait cette tragique scène. Oubliant la foule qui curieusement la regardait, elle s'avance bravement. Dans un suprême sacrifice de son honneur et de sa vie, elle s'écria :

— "Cet homme n'est pas celui que vous devez arrêter, c'est moi qui suis la seule coupable". Craignant que Jean Desgrives ou les soldats devinant son innocence, ne voulussent pas accepter, malgré tout, le sacrifice qu'elle s'imposait en s'incriminant davantage à leurs yeux et aux yeux du peuple, elle ajouta :

— Ce fut contre sa volonté que je réussis à pénétrer dans ses appartements. Dans le but de me venger de cet homme que j'eus le malheur d'aimer, j'ai volé les plans... Les remords qui m'ont assailli en voyant qu'il allait payer de sa vie mon crime m'ont forcée à venir me livrer... Rendez la liberté à cet homme injustement accusé.

— Évidemment, se dit le chef du détachement, cette jeune fille vient de donner des preuves indéniables

de sa culpabilité. Se tournant alors vers ses soldats, il leur dit :

Cette déclaration permet donc de libérer Jean Desgrives. Agir autrement en cette circonstance serait soulever une révolte qui serait bien désastreuse. Déjà le peuple exaspéré demande la liberté de son chef et réclame le châtiment immédiat de la misérable. Pourtant, il nous faut à tout prix la soustraire à la haine de la foule. Sa présence auprès des autorités nous justifiera, puisque nous avons pour mission de ramener le coupable. En agissant ainsi, nous n'avons plus rien à craindre, c'est sur elle que retomberont désormais toutes les responsabilités. S'approchant de Jean Desgrives, il lui dit : "L'aveu de cette jeune fille devant tout un peuple pour témoins, vous innocente et par conséquent nous donne le pouvoir de vous accorder votre pleine et entière liberté.

— Mais, se récria Jean Desgrives, fortement ému, osez-vous croire à sa culpabilité ? Ne voyez-vous pas que la jeune fille vient de faire cet aveu, dans le seul but de me sauver. Jamais je ne pourrai consentir à un tel sacrifice ! Je crierai plutôt au peuple que je suis coupable ! Je ne veux pas que ma liberté ait pour prix le sang d'une innocente, je préférerais cent fois mourir plutôt que de consentir à une telle monstruosité.

— Alors, commandant Jean Desgrives, laissez-moi vous rappeler que je suis comme vous un soldat au service de la France, permettez-moi de vous rappeler également que les circonstances douloureuses de l'heure semblent vous faire oublier que le devoir d'un vrai soldat est de n'offrir sa vie que dans l'intérêt de son peuple. Ne vous rendez-vous pas compte que cette jeune fille, par son aveu, vient de se condamner inévitablement à la mort. Nulle puissance humaine ne pourra donc maintenant l'en arracher ; votre aveu ne ser-

virait qu'à aggraver la situation ; le peuple, voyant en vous son complice, vous condamnerait tous deux : Alors, cette fille comme vous dites est innocente, non seulement son sacrifice n'aurait plus aucune utilité, mais il deviendrait le plus abominable des crimes, il perdrait à jamais la France, notre chère patrie.... Avez-vous oublié avec quelle énergie, il y a un instant, vous proclamiez votre innocence ? N'avez-vous pas en dévoiant le travail infâme de l'ennemi montré au peuple l'importance de votre liberté ? Maintenant pour sauver une jeune fille qui volontairement s'est condamnée, vous abandonneriez la patrie ? Vous voyez bien que tout cela est impossible. Laissez, en cette circonstance, s'accomplir la justice de Dieu, ne cherchez pas à détruire par des sacrifices inutiles son acte héroïque.

— C'est juste, vos paroles viennent de m'éclairer, je me rends compte que je ne puis rien faire pour la sauver. La situation pour elle est sans issue ; je vengerais cruellement sa mort et l'ennemi verra en moi un terrible justicier. Avant de me quitter, promettez-moi, pour apaiser ma douleur, de chercher à la défendre contre les cruautés de la foule... Déjà les soldats qui l'entourent repoussent avec difficultés le peuple qui veut la saisir... Pauvre peuple, tu ignores que celle que tu veux entraîner au supplice, s'est exposée à ta vengeance pour te sauver.... Je maudis la guerre qui exige de tels sacrifices.... Si un jour, Dieu permet que je revienne glorieux du combat, j'emploierai le reste de ma vie à combattre l'orgueil qui engendre la haine entre les nations.

Après avoir salué le soldat qui venait de lui rendre sa liberté, il s'en fut reprendre le poste qu'un instant il avait cru perdre à jamais, et commanda d'un geste à son armée. Bientôt, au son des tambours et des trompettes, les soldats avaient repris leur marche qu'une scène si pénible avait interrompue.

CHAPITRE XV

LA RENCONTRE DE DEUX GRANDES AMES.
LA MORT DE RITA.

Rita au fond d'un cachot sombre, meurtrie par les coups qu'elle avait endurés en gravissant son douloureux calvaire, les mains chargées de lourdes chaînes, gisait sur un misérable grabat.

La nuit qu'elle avait passée avait été pour elle une longue agonie, au cours de laquelle son esprit avait pu mesurer les futilités de la terre.... N'avait-il pas suffi en effet de quelques mots pour attirer sur elle la haine de tout un peuple, et sauver peut-être par là son pays?... Qui donc maintenant croirait à son innocence après tout ce qui s'était passé?... Personne sans doute! Pourtant c'était bien une innocente que l'aube devait voir tomber sous des balles. Ces réflexions attristaient profondément la jeune fille, mais ce qui mettait le comble à sa douleur, c'était la pensée que là-bas, Jean ainsi que ses bienfaiteurs, au château, croyaient eux aussi à sa culpabilité.

Comme la vie en ce moment lui apparaissait effarante! Se trouvait-il vraiment des ennemis sur la terre ou le monde ne se trouvait-il pas plutôt ennemi de lui-même en cherchant à détruire les commandements de Dieu pour n'écouter que ses viles passions.

Ainsi, celui qui avait engendré cette guerre, cause de toutes ces désolations, se trouvait-il heureux en ce moment? Non, sans doute... L'arme traîtresse qu'il avait brandie dans un geste d'orgueil semblait se retourner contre lui-même, et le faire par contre son propre ennemi. Que de haines souvent injustifiées allument au coeur des humains des foyers de douleurs! La guerre qui sévissait en ce moment n'en apportait-elle pas un frappant exemple? Condamnée maintenant à mourir, et se souvenant du cri de sa conscience lorsque vaincue par le désespoir elle voulut puiser dans

pour la puissance de ce Dieu qui se manifestait encore à ses yeux. Revivant de nouveau par le souvenir tout son passé, elle revoyait les jours sombres où seule dans la vie, il lui avait fallu affronter les misères de la pauvreté.

Pourtant, là encore, Dieu avait eu pitié d'elle en plaçant sur son chemin cette femme au cœur d'or : la baronne de Castel. Il lui avait été possible de vivre presque parfaitement heureuse sous son toit hospitalier. Pourquoi l'amour, cette grande maîtresse du monde, était-elle venue l'arracher à la douce quiétude dans laquelle elle vivait à ce moment, si ce n'est que pour la broyer sous son étreinte impitoyable. Que de larmes, il lui avait fait verser ! Rien n'avait pu soulager son cœur meurtri. Les triomphes que lui avaient apportés sa magnifique voix avaient été impuissants à cicatriser sa profonde blessure. Enfin une petite table, sur laquelle se trouvait une lettre ainsi que tout le nécessaire pour écrire servit de dérivatif à ces tristes pensées. Evidemment, se dit-elle, en l'examinant, le prisonnier ou la prisonnière qui m'a précédée dans ce sombre cachot a voulu avant de payer sa dette chercher à prouver son innocence, ou transmettre au moyen de ce court billet, un dernier adieu à une personne qui lui était chère. En effet, elle ne s'était pas trompée, à la faveur de la lune, elle put lire ces simples mots : "A ma mère". C'était tout ce qui s'y trouvait. Il n'y avait plus de doute, cette lettre inachevée révélait encore quelque sombre drame occasionné par cette effroyable guerre, puisque cette prison n'était réservée qu'aux traîtres et aux espions. Rita se sentit envahie d'une immense pitié pour cette victime inconnue.

Les événements qui avaient modifié sa vie avaient aussi augmenté en son cœur des sentiments plus humanitaires. Maintenant pour elle il n'y avait plus d'en-

nemis sur la terre, elle ne voyait qu'un monde trompé par son orgueil, qui faisait s'entretenir les peuples dans une lutte sanglante et sans merci. Comme ils lui apparaissaient d'une sagesse infinie les commandements de Dieu qui disait aux hommes de s'aimer les uns les autres ! N'était-ce pas là le seul vrai moyen de se faire un peu de bonheur sur cette terre d'exil et de souffrances. On semblait avoir complètement oublié ces sages préceptes. Assoiffé de sang et de vengeance, chacun se sentait animé d'un même idéal et luttait pour une cause qu'il croyait la bonne. Rita plus que jamais voyait la folle, l'injustice des hommes et se sentait avide de la justice de Dieu. Il lui semblait impossible d'abandonner la vie sans espoir de réhabilitation, elle sentait le besoin de confier à ces feuilles blanches les preuves de son innocence et de son pardon. Il fallait à tout prix, après la grande victoire qu'elle prévoyait, que Jean Desgrives, cet homme qui tenait entre ses mains le sort de la France, et qu'elle avait aimé d'un amour si absolu, pût donner suite au projet qu'elle avait formulé dans son humble prière en faveur de la cessation de ces horribles massacres. Dans la confiance que lui apportait sa foi, il lui semblait qu'en cherchant à détruire la haine dans le cœur des hommes, c'était le meilleur moyen de ramener la paix et par conséquent le bonheur de l'humanité.

Comptant sur la Providence, elle écrivit donc pour Jean Desgrives une longue lettre. Puis l'esprit rasséréné, reprenant sa place sur son misérable grabat, elle ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil.

Lorsqu'elle s'éveilla, le jour commençait déjà à poindre à l'horizon. Secouée d'un long frisson d'horreur, elle serra plus fortement la petite croix d'ivoire qu'elle portait à son cou. Dans une prière où passa toute son âme, elle supplia Dieu de lui pardonner ce mensonge qui allait dans un instant causer sa mort.

Presqu'aussitôt des pas résonnèrent sous les dalles de pierre ; surprise, elle prêta plus attentivement l'oreille. Cette fois il n'y avait plus à en douter, les pas devenaient de plus en plus distincts. Mon Dieu, se dit-elle, c'est sûrement le bourreau qui vient, puisque j'ai été condamnée à mourir à l'aube. Si brave fût-elle, son cœur se serra. C'était sous des balles françaises qu'elle allait tomber. C'était surtout l'ignominie de cette mort qui l'effrayait et la faisait souffrir.... La porte s'ouvrit. Discrètement une ombre sembla s'y glisser.... Rita crut distinguer une femme, mais le voile épais qui lui cachait la figure l'empêchait de la reconnaître.

Prévoyant ce qui pouvait se passer dans l'esprit de la jeune fille, la visiteuse venait de relever son voile. Rita, au comble de la surprise, reconnut la baronne de Castel.

L'émotion fut si vive, que pas un mot ne put sortir de ses lèvres. La baronne touchée par tant de douleur et de détresse, venait de se pencher vers elle.

— Rita, mon enfant, il n'est pas possible que le désespoir ait fait de toi une criminelle ; malgré ton aveu, ta condamnation, le doute a persisté dans mon cœur. J'ai cru comprendre l'héroïsme de ton mensonge, dans la dernière supplication que tu m'adressas.... En venant dans ton cachot, j'ai voulu te prouver la pitié que je ressentais pour la fausse misérable, qui n'a pas craint de passer pour la plus abominable des créatures, afin de sauver l'homme qu'elle aimait, et par ce fait permettre à la France de triompher. Ton sacrifice n'a pas été inutile... l'ennemi éperdu fuit de toutes parts. Celui que tu as sauvé semble animé d'une force invincible. Son bras vengeur fauche nos ennemis comme de simple fétus de paille.... De partout, la France laisse monter à ses lèvres le cri joyeux de son cœur....

Sur les figures on voit resplendir la joie, le bonheur que tous ressentent en voyant s'avancer à pas de géant la victoire tant désiré.... Pourtant, il y a un endroit où la douleur s'attarde; c'est pour la chasser, pour réparer le mal qu'involontairement je t'ai fait, que je suis en ce moment auprès de toi.... Rita, as-tu songé que là-bas, au château de la Roche-Brune, mes vieux parents pleurent la perte de leur enfant chérie. Je t'en supplie, aie pitié de leur cheveux blancs.... dis-moi que tu n'es pas coupable.... afin de chasser de leur esprit comme du mien, le doute qui les fait tant souffrir. Ne t'obstine pas à garder le silence qui t'a perdu auprès des juges... réponds à ma prière comme j'ai répondu à la tienne...

A ces mots, des larmes montèrent aux yeux de Rita. Comprenant que son silence deviendrait une cruauté inutile pour ces nobles gens qui eurent pour elle une si généreuse bonté, elle déclara à parler :

— Non madame, je ne suis pas coupable de ce crime infâme. Je n'ai voulu qu'échanger ma misérable vie pour une vie qui était devenue d'un prix inestimable pour la France, et aussi pour vous.... Voilà ce que le peuple ignorera peut-être toujours, puisqu'il ne me reste aucun moyen de prouver maintenant mon innocence.

— Vraiment ta mort m'apparaît comme un suicide. Pourquoi ne pas avoir crié au juge ton innocence? Crois-tu qu'il n'aurait pas compris comme moi-même l'héroïsme de ton courage, et puis le retour triomphal de Jean Desgrives t'aurait certainement sauvé.

— Hélas! tout ne pouvait pas se passer ainsi. Il est un secret que je vais vous apprendre et qui vous fera comprendre les raisons de mon silence. Ce secret, j'aurais préféré l'emporter avec moi au fond de ma tombe. Je sais bien qu'en le dévillant, il va raviver en mon cœur une blessure que la mort seule peut guérir.... J'ai aimé Jean Desgrives d'un amour

inexprimable et c'est l'immensité de cet amour qui m'a fait commettre l'imprudence qu'aujourd'hui je dois payer de ma vie. Vous vous rappelez sans doute de la lettre que vous m'adressiez en Amérique et dans laquelle vous me révéliez votre amour. Ignorant si l'homme que vous aimiez éprouvait pour vous les mêmes sentiments, vous me parliez aussi de vos craintes. Je jugez de ma surprise, de ma stupeur, lorsque je me rendis compte que l'homme que vous aimiez, n'était autre que celui que j'adorais moi-même.... J'eus un instant l'idée de ne plus revenir en France, afin de ne pas être un obstacle au bonheur de cet homme qui venait de rencontrer en vous, une femme vraiment digne de son amour. Mais pourtant je compris vite qu'il est bien impossible à l'esprit d'imposer ses volontés au coeur.... L'amour en reprenant sur moi-même son emprise, me faisait, malgré tout espérer.... Incapable de supporter l'incertitude dans laquelle je me trouvais, je résolus de le revoir avant de renoncer à jamais à mon rêve.... Lorsque je touchai de nouveau le sol de France, je me rendis sans hésiter chez lui. Là, je commis la grande imprudence de tromper la confiance en pénétrant dans son cabinet de travail. Forcé par les circonstances il dut, pour que rien ne soit dévoilé, me révéler l'existence du passage secret.... Je suis la jeune fille dont faisait mention le billet que vous confia le jour de son arrestation.... Qui donc fut témoin de ma fuite? Je l'ignore, mais ma sortie ne passa pas inaperçue puisqu'elle facilita le vol des plans et faillit causer l'arrestation de Jean Desgrives.... Lorsque je résolus de le sauver, il était juste et d'une extrême importance que toutes les responsabilités retombent sur moi. Connaissant le coeur noble de Jean, je savais qu'il n'accepterait pas mon sacrifice si je ne lui donnais pas des preuves évidentes de ma culpabilité. Pressée par les circonstances, je dus m'incriminer odieusement à ses yeux et aux yeux du

peuple, au risque de faire naître contre moi une haine sauvage. Traînée comme la plus misérable des créatures par les soldats ; ils me conduisirent, comme vous savez devant les juges. Sachant qu'il m'était impossible de fournir des preuves de mon innocence, je ne voulus pas trahir inutilement le secret qui aurait incriminé injustement Jean Desgrives, mon complice. Je préférerais mourir plutôt que de voir l'homme que j'avais tant aimé, se dresser sur mon passage en terrible justicier, et peut-être me condamner ; car pour Jean Desgrives, j'en suis sûre, je ne suis plus maintenant qu'une odieuse coupable...

— Tu as eu tort, Rita, Jean aurait cru, comme moi-même en tes paroles, et t'aurait certainement arrachée au supplice qui t'attend.

— Pour cela, madame, soyez assurée que même en croyant à mon innocence, Jean n'aurait pu empêcher la justice de suivre son cours. Questionné par les juges, il lui aurait été impossible de nier ma visite chez lui puisqu'elle était déjà connue des autorités. Etant seule à connaître le secret du passage mystérieux, qui donc, à leurs yeux, aurait pu commettre le vol des papiers ? Vous voyez bien que tout nous condamnait, qu'irrévocablement nous étions quand même perdus.... Ne valait-il pas mieux garder ce silence, et en finir avec cette pénible vie. Pour moi, il n'y a que l'aveu du vrai coupable qui aurait pu me sauver, et qui sait si la haine que j'ai suscitée par mon aveu ne m'aurait pas malgré tout, rendue complice de ces misérables. Je suis perdue, je le sais bien, mais soyez assurée que c'est sans crainte que j'envisage la mort.

— Rita, il ne faut pas que l'irréparable forfait s'accomplisse. Ta mort ferait le malheur de toute ma vie, j'aurais l'impression d'avoir été ton bourreau. Ne suis-je pas en effet cause de tout le malheur qui t'arrive ? Comme tu dois éprouver pour moi une haine profonde ! Pourtant c'est bien involontairement va, que j'ai

brisé ton cœur... J'ignorais ton amour pour cet homme.

— Rien de ce qui m'est arrivé ne peut vous être attribué, la vie seule fut mon bourreau... Voyez comme Dieu dans sa magnanime miséricorde, a eu pitié de ma grande détresse. Sachant que je ne pouvais me rendre à lui, dans sa bonté il est venue à moi. Je dois donc sans haine et sans murmure, m'incliner devant sa volonté... La mort qui me menace est sans doute le seul remède qui existe pour mon cœur blessé.

— Nul plus que moi-même ne peut comprendre l'étendue de ton malheur, mais si vaste, soit-il, il ne justifie pas à mes yeux ton profond désespoir. As-tu donc oublié que le temps, remède infallible, efface du cœur les plus profondes blessures que souvent le souffle de l'espoir ravive sous les cendres du passé des feux qui semblaient à jamais éteints ?

Laisse-moi te secourir, te soustraire à cette mort ignominieuse... Le peuple que tu as sauvé par le sacrifice de ton honneur, ne doit pas en plus faire verser ton sang... Prends dans ce paquet les vêtements nécessaires à ta fuite ; au moyen de ce voile épais, la garde qui m'a guidée vers ton cachot te reconduira à la sortie sans se douter de la substitution... Libre enfin, tu n'auras plus rien à craindre par ce stratagème : tu seras devenue la baronne de Castel... tu retrouveras au château de la Roche-Brune mes parents qui t'aiment à l'égal de moi-même. Lorsqu'ils auront appris ton héroïsme sans nom, et combien la vie te fut cruelle, ils seront aussi heureux d'apprendre que je ne suis pas une lâche, que je n'ai pas reculé devant mon devoir qui m'obligeait à te remettre l'amour et le bonheur qu'involontairement je t'ai volés... Ils comprendront que tu es déjà trop souffert, qu'il est juste que j'offre à mon tour un peu de mes souffrances, pour la France qui est pour moi comme pour toi-même ma patrie....

— Madame, reprit Rita, émue jusqu'aux larmes, ce que j'éprouve en ce moment ne saurait se décrire, il n'est pas de mots qui puissent exprimer ce que ressent l'infortunée, lorsqu'une âme compatissante abaisse son regard vers elle et lui accorde sa suprême pitié.... Dieu ne doit pas permettre que de telles actions restent sans récompense ; les bienfaits qu'elles apportent à cette âme désemparée sont si grands qu'ils doivent inévitablement rejaillir sur le cœur de celle qui sait les prodiguer.... Il est vrai que le sacrifice que vous êtes prête à vous imposer pour moi n'est inspiré que par la noblesse, la grandeur de votre cœur, mais il ne doit pas s'accomplir, pour des raisons que nulle puissance ne peut changer ici-bas.... Ayant entendu, par hasard, la confession que Jean vous fit au château, le soir de mon dernier concert, je ne peux par conséquent douter de ses sentiments à mon égard. Aussi, lui ai-je rendu définitivement sa liberté, avant son départ pour le suprême assaut qu'il dirige en ce moment. Ne serait-ce pas agir cruellement envers lui que d'accepter cet échange, qui lui enlèverait à tout jamais la récompense qu'il mérite... Songez que s'il brandit l'épée avec autant de force et d'énergie, c'est que rien ne l'empêche maintenant de rêver au bonheur que seule vous pouvez lui offrir.... Minée par un mal implacable, je me sens impuissante à retenir la vie qui m'échappe, déjà je sens le froid de la mort parcourir mes membres. Je comprends que la balle qui doit me frapper n'annoncera que de quelques instants la fin de mon existence.... A quoi bon exposer inutilement votre vie.... Croyez-vous, dans votre bonté, qu'il soit possible que je ne me substitue à votre éclatante personne sans que les soldats qui me saisiront se rendent bien vite compte de leur erreur.... Condamnée vous-même pour avoir cherché à protéger une traîtresse à son pays, vous doubleriez par votre mort le chagrin de vos vieux parents, qui eux-mêmes succomberaient sous

le poids d'une telle douleur... C'est moi qui suis
marquée par le destin.... c'est moi qui dois mourir
rit.... Ne voyez pas, je vous prie, dans ma résigna-
tion, du simple désespoir, puisque je crois en Dieu.

Cette foi qui anime mon cœur me fait espérer qu'un
jour, Dieu saura faire éclater mon innocence... Avant
de vous faire mes ultimes adieux, je voudrais vous con-
fier une lettre qui, le jour de ma réhabilitation, donne-
ra à Jean Desgrives les preuves de mon innocence et
le secret de ma force.... Pour que je meure heu-
reuse, n'emportant aucun regret de la vie, jurez-moi
de garder secrètement ce pli cacheté, et de ne le re-
mettre au vainqueur de cette guerre, que le jour où
l'on aura reconnu mon innocence.... Le temps est
maintenant venu de nous quitter à jamais ; la clameur
du peuple qui devient plus distincte à mesure qu'il
s'approche, semble vous avertir du danger qui vous me-
nace.... Quittez ce sombre cachot, indigne de vo-
tre bonté et de votre noblesse ; gardez pour d'autres
malheureux les trésors de votre bon cœur, ne vous apitoyez
pas davantage sur mes misères.... Il n'appar-
tient plus qu'à Dieu de les comprendre et de les sou-
lager...

— Mais, Rita, je ne peux pas te quitter, t'aban-
donner à cette mort ignominieuse quand je te sais in-
nocente. Laisse-moi te suivre, intercéder une dernière
fois auprès du peuple ; peut-être qu'il saura me com-
prendre, et te pardonner....

— Pour le peuple je suis une vraie coupable. Pour
qu'il me pardonne, il vous faudrait lui donner des
preuves de mon innocence. Comment parviendrez-vous
à obtenir ce pardon puisque ces preuves vous ne les
avez pas ? Perdue dans son estime par mes propres
aveux, je ne subis pas en ce moment l'injustice de mon
peuple, la loi fait preuve seulement de sagesse en exi-

qui suis
s mour-
résigna-
en Dieu.

er qu'un
Avant
ous con-
donne-
sance et
re heu-
rez-moi
e le re-
jour ou
mps est
clameur
re qu'il
ous me-
de vo-
d'autres
ous api-
l'appar-
es sou-

l'aban-
sais in-
dernière
e com-

. Pour
er des
ez-vous
ne les
propres
de mon
en exi-

geant la peine capitale, pour le crime dont je me suis accusée. Il est nécessaire en cet instant que nous éloignons notre pensée de nos propres misères pour envisager celles de notre pauvre peuple. Parmi cette foule qui s'avance, se trouvent des pères et des mères, des frères et des sœurs qui ont vu un ou plusieurs des leurs s'engouffrer dans cette fournaise ardente pour bientôt tomber face à l'ennemi. Je ne voudrais pas qu'il me pardonne sans avoir des preuves de mon innocence.... Je regretterais d'avoir sacrifié mon honneur et le peu de vie qu'il me reste pour un peuple qui n'a plus l'esprit de justice, qui reste sourd à la voix de son sang qui crie vengeance. Il est donc juste à mes yeux que la mort soit la peine exigée pour un tel crime ! Il me semble qu'il y a en cette circonstance, autant de noblesse dans celui qui sait punir, comme dans celui qui sait souffrir....

A ces mots, la baronne s'arrêta. A son sens, il y avait tellement de sagesse dans les paroles de cette jeune fille, qu'elle en était stupéfiée. Dominée par la grandeur d'âme de la frêle enfant, elle ne put retenir ses larmes ; tombant à ses genoux, elle s'écria au milieu de ses sanglots :

— Rita, quel est donc le secret de ta force, où donc as-tu puisé cette résignation si sublime ? N'y a-t-il pas que les saints qui puissent tenir un tel langage et envisager sans faiblir une si pénible situation ?

— Il n'est pas besoin d'avoir une âme de sainte pour être animée de ce courage qui vous paraît si extraordinaire ; songez que l'âme qui a beaucoup souffert se détache souvent de la vie, reste presque insensible devant l'adversité, étant sûre que tout est voulu ou permis par Dieu.

A peine eut-elle achevé cette phrase que des pas

préceptes annoncèrent aux deux malheureuses la venue des justiciers.

En effet, deux gardes accompagnés d'un prêtre entrèrent dans leur cachot. Ce dernier apercevant la jeune femme aux côtés de la condamnée, crut deviner son immense douleur et les raisons qui la motivaient. Il lui dit :

— Vous êtes sans doute une parente de cette malheureuse enfant. Ne croyez-vous pas qu'il serait préférable de la soustraire au spectacle de votre douleur ? Comprenez combien cette pauvre enfant a besoin de force, d'énergie pour accepter la peine de son crime. Quittez ce cachot, laissez le prêtre apporter à cette âme désespérée, les dernières, les vraies consolations. Résignez-vous malgré sa cruauté à cette séparation définitive... La justice réclame sa vie en punition de sa trahison... Pulsez votre force dans la pensée que l'âme la plus vile, la plus coupable, retrouve toujours sa noblesse, sa grandeur devant Dieu et devant les hommes, lorsqu'elle paye la rançon de son crime...

A ces mots, la baronne tressaillit. Convaincue, comme elle l'était, de l'innocence de la jeune fille, il lui paraissait odieux à l'extrême que quelqu'un pût croire à sa culpabilité, malgré tout ce qui la condamnait. Oubliant pour un instant les sages recommandations de Rita, elle se leva. Fixant d'un regard de haine et de mépris les gardes chargés de l'exécution, elle leur dit :

— Plus vile et plus lâche que le crime dont volontairement cette jeune fille s'est accusée, serait le vôtre, si vous osiez exécuter cette frêle enfant ! Vous deviendriez par cet acte infâme, les bourreaux du sauveur de la France... En faisant le sacrifice de son honneur, en s'accusant d'un crime qu'elle n'avait pas commis, elle a sauvé le commandant Jean Desgrives et permis à ses soldats de déclencher cette offensive qui semble promettre une éclatante victoire...

— Prenez garde, dit l'un des gardes, en s'approchant de la baronne. Il y a dans vos paroles quelque chose de terrible ; si vous ne possédez pas des preuves irrévocables de l'innocence de cette jeune fille, il est préférable pour vous de vous taire ; car chercher à protéger un espion ou un traître à son pays, qui a été jugé par les autorités et condamné par le peuple, équivaut à une trahison ! Rappelez-vous qu'il n'y a pas de crime ni de lâcheté pour celui qui accomplit son devoir. Ignorez-vous donc que le devoir d'un bon soldat est de respecter les ordres de ses supérieurs, même au prix de sa vie ? Croyez-vous aussi que sous son apparence froide et dure, il ne cache pas un cœur qui s'ouvre à la pitié ? Désignés pour conduire cette jeune fille au supplice, nos cœurs se brisent à la pensée qu'elle est un enfant de la France ! Mais nous ne sommes pas ses juges. Pour qu'il soit en notre pouvoir de l'y soustraire, il est indispensable que nous procurions au peuple qui réclame son châtiment, des preuves irrévocables de son innocence. Si vous possédez ces preuves, nous vous jurons alors de donner même notre vie, s'il le faut, pour protéger cette malheureuse victime.

Cette fois la baronne chancela sous le coup, c'était bien la dernière espérance qui s'effondrait dans son cœur. Impulsaute, elle se laissa guider par le prêtre qui la reconduisit hors du cachot.

Le religieux qui comprenait son profond désespoir, voulant à tout prix l'empêcher de commettre quelques graves imprudences, referma soigneusement la porte de la chambre où il venait de la reconduire, rendant impossible par ce moyen toute évasion que pouvait lui suggérer son dévouement à l'égard de la condamnée.

Soutenue par les deux gardes, Rita s'avança bravement vers le supplice qui l'attendait. Lorsqu'elle apparut devant le peuple, les cris de menace et de haine cessèrent aussitôt. Ce corps frêle que la mort avait

déjà frôlé de son aile, inspira en cet instant suprême une profonde pitié. Appuyée à une muraille de pierre face aux soldats et à la foule, Rita, un instant, détacha son regard du petit Christ d'ivoire qui avait renoué sa force et son courage, regarda tristement ces gens affolés qui l'entouraient et des larmes brûlantes coulèrent sur ses joues pâlies.... Feu!, cria, d'une voix puissante, le soldat chargé de l'exécution! Au même instant, une détonation retentit! Le corps de Rita, comme un faible roseau, s'abattit sur le sol. L'ange de la mort venait de terrasser le sauveur de France.

CHAPITRE XVI

LA PAIX, LE RETOUR TRIOMPHAL DE JEAN DESGRIVES

La paix, comme par magie, avait séché les larmes. Une joie délirante s'empara du peuple de France lorsqu'il apprit que l'ennemi épuisé, à bout de forces, ne pouvait plus soutenir la lutte. C'était la victoire!

Sous l'effet de ce bonheur, des foules immenses défilèrent dans les rues de Paris, des cris, des chants montaient de partout. L'on aurait dit à cet instant suprême que les âmes mêmes de ceux qui étaient tombés face à l'ennemi, participaient également à la joie du peuple! Cette animation joyeuse redoubla encore d'intensité à l'arrivée de Jean Desgrives et de ses soldats qui triomphalement revenaient dans la capitale de France.

La mort avait fait dans sa puissante armée de larges brèches! Bien cher avait été payé le succès remporté, ce succès qui provoquait aujourd'hui ce triomphe national! Mais n'était-ce pas pour sauver la patrie que ces braves soldats avaient versé leur sang?

Il était juste que le peuple laissât éclater sa joie en cette circonstance. C'était là le meilleur moyen

suprême
de pierre,
tant, de-
avait ram-
ment ces
brûlantes
ia, d'une
on ! Au
corps de
ol. L'an-
ur de la

DE

les lar-
de Fran-
t de for-
t la vic-

immenses
es chants
et instans
nt tombes
a joie du
core d'in-
es soldats
ale de la

armée de
le succès
ui ce tri-
sauver la
ur sang ?
er sa joy
moyen de

rendre un dernier hommage à ces héros fauchés par la mort.

Jean Desgrives auréolé de la gloire que lui avaient méritée son courage et sa bravoure, regardait, grave et triste, la foule qui l'acclamait. La pensée du sacrifice de Rita lui travaillait le cœur, un vague pressentiment lui faisant presque deviner l'affreuse réalité. Lorsque cette foule bruyante se dispersa, il quitta ses soldats, fit venir un rapide coursier et se rendit à la prison où l'on avait dû incarcérer la malheureuse.

Le garde surpris par l'arrivée de l'officier, mais sans trop remarquer sa figure, se disposait à le questionner, lorsque Jean Desgrives, reconnaissant en cet homme le soldat chargé de son arrestation, ne lui laissa pas le temps de parler et vivement lui dit :

— Les circonstances tragiques et si extraordinaires qui nous ont mis face à face, l'un de l'autre, devraient vous faire souvenir de mes traits comme je me souviens des vôtres. Il me semble qu'il n'est pas possible que votre esprit ait oublié aussi promptement un événement si extraordinaire.

A ces mots, le garde releva la tête, reconnaissant le commandant Jean Desgrives, une surprise indescriptible se peignit sur ses traits.

— Vous ici, fit-il, se parlant comme à lui-même, mais ce n'est pas possible, je me trompe, je suis sans doute sous l'effet d'une hallucination.

— Vous êtes bien dans la réalité, dit Jean Desgrives en s'approchant davantage du garde. Vous avez devant vous le commandant Desgrives et vous devinez sans doute le but de ma visite. C'est ce qui vous jette dans la consternation.

— Ne me condamnez pas, je vous prie ! Si vous pouviez savoir combien ce sombre drame demeure douloureusement gravé dans mon esprit, je suis sûr que vous ne me parleriez pas ainsi. C'est justement ce

triste souvenir qui m'accable et m'a empêché de vous reconnaître plus tôt. J'espère que vous me pardonnerez et accepterez quand même mes humbles hommages : je suis si confus d'avoir méconnu un instant le plus grand héros de la France.

— Je vois par vos paroles, que vous vous méprenez sur le sens des miennes. Je dois vous dire qu'il m'importe bien peu à cet instant que l'on tombe à genoux devant moi et que l'on me proclame le sauveur de la France. Je sais trop bien que le manteau de gloire qui me recouvre n'est fait que du sang et de la bravoure de mes soldats. C'est précisément à cause de cela que j'ai voulu me soustraire aux louanges dont je me sentais indigne pour pénétrer dans cette prison afin de revoir, de sauver, si c'est possible, l'héroïque jeune fille qui, plus que toute autre, mérite les honneurs de cette éclatante victoire.

— Hélas ! reprit le garde consterné, je vois également par vos paroles que vous ignorez tout du drame qui s'est déroulé durant votre absence ! Je regrette d'être forcé de vous apprendre que la justice a suivi son cours ; cette frêle jeune fille a apparemment payé sa dette à la patrie.... Je dois vous avouer que j'ai même sacrifié mon devoir de soldat pour préserver de la mort cette jeune fille que je croyais, comme vous, innocente.... Eclairé par vos paroles, je n'eus qu'un désir, celui de sauver cette enfant malgré sa propre volonté. Chargé de l'exécution des condamnés, il était en mon pouvoir de trouver quelques moyens pour l'empêcher de payer de sa vie un crime qu'elle n'avait pas commis. Je suis heureux de vous affirmer qu'elle n'est pas tombée sous les balles du peloton dont les fusils, grâce à une ruse, avaient été chargés à blanc.... Jugez de ma surprise et de mon désespoir, lorsque je m'aperçus que rien n'avait pu éloigner la fatalité, et que sans avoir été atteinte, la jeune fille venait quand même d'être terrassée par la mort....

Épuisée par un mal qui la minait depuis longtemps, son cœur ne put supporter le choc de l'exécution. Il me fut possible de laisser ignorer de tous le secret que je viens de vous dévoiler. Le corps de cette héroïne repose maintenant dans le caveau d'une des plus nobles familles de France. La baronne de Castel qui chercha désespérément à arracher à la mort la malheureuse jeune fille, réussit, grâce à son dévouement, à lui épargner la fosse commune réservée aux vrais coupables.

Jean Desgrives qui avait écouté attentivement le récit du brave soldat refoulait avec peine les larmes qui montaient à ses yeux. Tendant fraternellement la main au garde, il lui dit :

— Il y a dans tout cela un mystère que je ne puis m'expliquer ! Mais puisque l'irréparable est accompli, qu'il n'est pas en notre pouvoir de prouver au peuple son innocence, il est de notre devoir de laisser dormir au fond de nous-mêmes ce douloureux secret. Dieu un jour, saura bien, lui, démasquer le vrai coupable, réhabiliter avec éclat le nom de cette glorieuse martyre . . . A ce moment, ce sera peut-être une vive consolation pour le peuple d'apprendre qu'un soldat devinant la fatale erreur commise, réussit à détourner les balles qui les auraient tous rendus les fratricides involontaires. Ils tomberont à genoux sur la pierre du noble tombeau, où repose le corps de cette héroïque fille de paysans. Son sacrifice rappellera à tous la bravoure inconnue de tant de soldats. Alors un élan de reconnaissance montera également de leur cœur vers cette femme qui aura détruit les faux préjugés du monde, en leur faisant comprendre qu'il ne doit pas y avoir de distinction entre le pauvre peuple et la haute noblesse, parce que toujours le peu de bonheur que réserve la vie est sauvegardé par cette affection étroite qui les unit et fait de l'un comme de l'autre leur force. C'est surtout dans de graves conflits comme

celui qui vient d'ensanglanter la France que tous, sans exception, comprennent la sagesse de cette maxime. L'homme en nourrissant dans son cœur l'orgueil insensé qui le pousse à dominer de sa puissance imaginaire, ne sait ou le conduira cette passion...

A quoi bon se livrer aveuglément à sa tyrannie puisque l'orgueil promet en vain le bonheur. Vraiment celui-là même qui serait devenu empereur de tout l'univers, n'aurait pas encore trouvé la tranquillité qu'il cherchait, puisque la mort, puissance invincible, sera toujours là pour lui rappeler sa faiblesse et lui montrer le néant des choses d'ici-bas... Une voix en ce moment semble me dire que ce drame navrant qui a précédé le triomphe de la France, servira un jour à démontrer aux nations quels avantages il y a pour le bonheur de l'humanité de mettre en pratique l'exemple qu'elles auront sous les yeux.

Avant de vous quitter pour rejoindre mon régiment qui s'inquiète certainement de mon absence, laissez-moi vous remercier pour ce que vous avez fait en faveur de cette jeune fille. Votre inspiration ne vous a pas trompés, vous avez accompli un acte des plus héroïques. Chassez de votre cœur le remords, ayez pleine confiance en l'avenir..."

Puis Jean Desgrives aussitôt disparut pour rejoindre ses soldats et reprendre, mais avec un cœur rempli de tristesse, sa marche triomphale dans les rues de Paris.

CHAPITRE XVII

VINGT ANS PLUS TARD. L'HOMME MYSTÉRIEUX

Les vingt années qui se sont écoulées n'ont rien changé de l'aspect du château de la Roche-Brune. Nous retrouvons encore les arbres gigantesques, les jardins merveilleux ; seuls ceux qui l'habitent semblent avoir subi un peu l'atteinte du temps. Les rayons d

soleil qui inondent l'appartement dans lequel se trouve Jean Desgrives font entrevoir dans sa chevelure de nombreux fils d'argent. Ce sont là les seuls indices qui révèlent le passage des années qui ont fui avec tant de rapidité. Cet homme qui s'illustra jadis en sauvant la France, n'a rien perdu de sa beauté, ni de son élégance ; ses traits énergiques reflètent en cet instant une profonde tristesse, qui réhausse davantage son air imposant et noble.

Tout à sa profonde méditation, il ne semble pas s'apercevoir que la porte vient de s'ouvrir et que la baronne de Castel, sa jeune épouse, divinement belle dans sa robe de velours sombre, s'avance avec hésitation. Elle eût préféré ne pas troubler son profond recueillement et discrètement se retirer, mais l'étrange visiteur qui venait de lui remettre la carte qu'elle tenait entre ses mains, l'avait supplié avec tant d'insistance, qu'elle n'avait pu rester sourde à sa prière. Ignorant alors quels pouvaient être les motifs sérieux qui lui faisaient désirer si ardemment l'entrevue qu'il sollicitait, elle avait cru bon de prévenir le commandant, afin qu'il puisse lui-même juger et se rendre, si bon lui semblait, au désir de cet inconnu.

— Jean, lui dit-elle, en appuyant légèrement sa main sur son épaule, vous me pardonnerez sans doute de venir par ma présence vous arracher à votre rêverie.... J'aurais préféré vous éviter cette contrariété, mais il y a au château un visiteur qui m'a presqu'forcée de venir remettre la carte que voici, affirmant qu'il était d'une extrême importance pour vous de le recevoir. J'aurais cru mal agir en ne vous prévenant pas, et vous voyez, j'y suis venue au risque même de vous importuner.

— M'importuner, dites-vous ? mais nullement Lucia, au contraire, je suis fort heureux que vous m'avez

prévenu. Veuillez me faire amener cet homme. Je suis anxieux de connaître des motifs de l'entrevue qu'il réclame.

— Fort bien, Jean, mais laissez-moi vous dire que cet homme a un aspect tout à fait étrange. Cela m'effraie et me fait craindre pour vous quelques dangers. Ne croyez-vous pas qu'il serait plus prudent que je prévienne moi-même les domestiques afin qu'ils puissent le surveiller très étroitement ? Je vous le répète, cet homme sans avoir l'air d'un criminel, vous fera certainement comme à moi-même, une étrange impression.

— Je vous laisse libre d'agir comme il vous plaira. Il est bien rare, en effet que l'on se repente d'avoir agi avec trop de prudence. Veuillez, si c'est là votre désir, prévenir vous-même les domestiques que je le recevrai ici.

— Très bien, fit-elle ! et vivement elle sortit. Après un temps relativement court, Jean put se rendre compte que Lucia n'avait rien exagéré. L'aspect de cet homme était des plus lamentables. Misérablement vêtu et d'une pâleur cadaverique, sa face osseuse lui donnait l'aspect des plus sinistres. Seul son regard doux et franc parlait en sa faveur, inspirait la confiance. Pris de pitié à la vue de cette épave humaine, Jean Desgrives s'était levé pour s'en approcher et lui dire :

— Mon ami, je ne sais si ma mémoire fait défaut, mais votre nom et votre personne me sont tout à fait inconnus.

— Evidemment, votre mémoire ne peut se souvenir de ma personne puisque le temps et la souffrance m'ont complètement changé. Quant à mon nom, je ne pourrais l'affirmer, mais il se pourrait fort bien qu'il soit de vous complètement inconnu.

Ce n'est qu'en me permettant de vous raconter moi-même l'histoire, que vous pourriez vous souvenir de moi, et m'excuser d'avoir sollicité avec tant d'instance l'entrevue que vous avez bien voulu m'accorder. Je crois pouvoir vous certifier que mon récit vous intéressera tout particulièrement, puisqu'il vous permettra d'éclaircir un mystère qui jadis vous jeta dans la consternation, et faillit de plus compromettre irrémédiablement le sort de la France.

— Mais, s'écria Jean Desgrives, au comble de la surprise, que signifient vos paroles ?.... Seriez-vous pas hasard le criminel qui osa voler les plans de cette bataille pour laquelle fut condamnée une innocente ?.... S'il en était ainsi, je ne sais où s'arrêterait ma fureur, continua-t-il, d'une voix menaçante ? Ce crime est si odieux qu'il me faudrait être un lâche pour vous le pardonner, pour vous éviter le châtiment que vous méritez....

— Je vous comprends, fit l'ancien soldat en fixant Jean Desgrives et je suis fier que la France, ma patrie, ait pour défenseur un homme tel que vous. Je ne suis pas celui qui a commis cette infamie, mais connaissant les coupables, c'est précisément pour les dénoncer que je suis ici en ce moment.

— Alors, fit Jean Desgrives un peu plus calme, je serais tout de même anxieux de savoir pour quel motif vous avez laissé s'écouler vingt années avant de les dénoncer.... Quel intérêt aviez-vous donc à cacher des criminels de cette espèce ?....

Le reproche était cinglant. Pourtant le soldat dans un effort surhumain parvint à rester calme, puis posément reprit :

— Je puis fort bien, dès l'instant même, calmer votre anxiété ; pour cela, il vous faudra, je le répète, écouter mon histoire, c'est là le seul moyen qui me permettrait de me justifier à vos yeux, et vous dé-

montrer combien notre imagination nous porte souvent bien loin de la réalité...

Jean Desgrives, de plus en plus surpris par les paroles et l'attitude de cet inconnu, se sentit tout à coup envahir d'une suprême espérance. Acquiesçant à son désir, il se rassit afin d'écouter plus attentivement les révélations qu'il prévoyait déjà d'une importance capitale pour lui.

Après avoir réfléchi quelques moments, comme pour rassembler ses idées, l'étranger commença de sa voix grave le récit de ses extraordinaires aventures.

— C'était, disait-il, deux jours avant l'assaut qui devait décider du sort des alliés. Gardien de votre cabinet de travail il me fallait pour revenir à la caserne, une fois mon devoir accompli, traverser une rue très sombre. A cette époque, l'ennemi commençait déjà à pressentir sa défaite et vous redoutait tout particulièrement. Vous étiez donc voué, sans le savoir, à une étroite surveillance par leurs espions. Intrigués par votre travail mystérieux, et ayant appris qu'une grande offensive se préparait, ces misérables résolurent, dans leur audace, de dévoiler vos secrets. C'est pourquoi, connaissant mon passage dans cette rue déserte, ils m'assallirent brutalement pour ensuite m'entraîner dans leur repaire, où prisonnier, je devais être témoin de leur travail infâme et apprendre le but de l'attentat dont j'avais été la victime. Se revêtant de mon uniforme puis se déguisant sous un maquillage habile, il voulurent me remplacer dans mes fonctions de garde, afin de pouvoir, à la première occasion qui se présenterait, pénétrer dans vos appartements et voler vos secrets. Ce plan ébauché d'audace et d'ingéniosité leur réussit parfaitement. Jugez de ma surprise lorsque, plus tard, les vis revenir avec les précieux documents. Vous n'avez sans doute me torturer davantage, ce fut sous mes yeux qu'ils examinèrent le fruit de leur abominable vol, désirant que je fusse témoin de leur forfait. Sans s'

douter. Ils me permirent d'assister à leur échec, et ce fut avec joie que je les vis jusqu'à l'aube essayer vainement de déchiffrer les plans volés. Lorsque votre régiment commença à défiler dans les rues de Paris, ceux-ci la rage au coeur abandonnèrent leurs infructueuses recherches pour transmettre à leur chef la décevante nouvelle. L'ennemi en apprenant tout ce qui se passait, se vit inévitablement perdu s'il ne parvenait pas à arrêter momentanément la marche de votre puissante armée. L'ordre fut alors donné à ces deux espions de vous assassiner et pour les obliger à accomplir cet acte qui les condamnait eux-mêmes à mourir, ils les menacèrent également de les dénoncer aux autorités militaires de France. Vous pouvez vous imaginer facilement dans quelle terreur les plongea le sinistre commandement qu'il venait de recevoir. Leur imagination fertile trouva bientôt un moyen qui, tout en produisant les mêmes résultats, les laissait en pleine sécurité. C'est pourquoi dans l'intention de vous perdre, ils retournèrent les plans en question, vous accusant de graves négligences. Pour convaincre davantage les autorités de France de votre culpabilité, ils mirent à profit le secret que le hasard leur avait fourni lorsqu'ils me remplacèrent dans mes fonctions de garde. Voilà comment fut connue la visite de la jeune fille à votre bureau, puis sa fuite par le passage secret. Vous voyez dans quelle situation périlleuse vous étiez placé, et combien il vous aurait été difficile de vous justifier malgré votre innocence. Vous devinez le bonheur que je ressens lorsque je me rends compte qu'il est en mon pouvoir de réhabiliter son nom. Ce bonheur me fait oublier tout ce que j'ai pu souffrir.... Evidemment, si Dieu a permis que mon cerveau reprenne après vingt années sa lucidité d'autrefois, ce n'était que pour faire éclater sa justice et prouver l'innocence de la martyre.

— Vous dites, reprit Jean Desgrives, la voix trem-

blante d'émotion qu'il est en votre pouvoir de réhabiliter son nom, mais croyez-vous vraiment que tout ce que vous venez de me raconter suffirait pour convaincre le peuple de son innocence... Non, il vous faudra des preuves... des preuves irrévocables; sans cela hélas! vous ne parviendrez pas à atteindre le noble but que vous vous êtes proposé.

— Ces preuves, continua l'homme mystérieux, je les possède, et je suis sûr que si vous m'accordez votre aide, les produire d'une manière indiscutable devant ceux qui les ont vues, les produire d'une manière indiscutable devant ceux-mêmes qui jadis les condamnerent".

Cette fois Jen Desgrives se sentit envahir d'une joie inexprimable; fou d'espoir, il s'écria aussitôt :

— Dites-moi, je vous en prie, ce qu'il faut que je fasse pour vous aider... Nul plus que moi-même ne peut souhaiter la réalisation de votre projet... Ce drame douloureux a jeté sur ma vie un voile de tristesse; je sens bien que je ne retrouverai le parfait bonheur que le jour où l'innocence de Rita sera reconstruite....

— Alors, reprit l'ancien garde, votre souffrance est bien près de s'apaiser puisque pour m'aider à mener à bonne fin mon projet, il suffit simplement, de votre part, de réunir les chefs de guerre de cette époque, et de les amener dans le lieu même, où se passa tout ce que je viens de vous raconter. C'est là qu'ils se rendront compte de leurs erreurs, et qu'ils verront combien parfois, il est facile de dévoiler les plus profonds mystères de la vie. Si vous avez confiance en moi, comme je l'espère, nous partirons dès l'instant même, car je dois vous dire que le temps presse puisque le dernier témoin de cette tragédie repose en ce moment sur son lit de mort....

— Sur son lit de mort, avez-vous dit ? répéta Jean Desgrives. Mais vraiment, il ne nous reste plus une minute à perdre. Se tournant vers les domestiques, il leur dit : Prévenez votre maîtresse de mon absence. Dites-lui que ce sont des circonstances pressantes et d'une extrême importance pour nous qui me forcent à quitter si précipitamment le château. Veuillez également la prévenir qu'aucun danger ne me menace.

Alors sans plus d'hésitation, Jean Desgrives et l'inconnu sortirent aussitôt.

CHAPITRE XVIII

LE REPAIRE DES ESPIONS... LE CHATIMENT D'UN CRIME

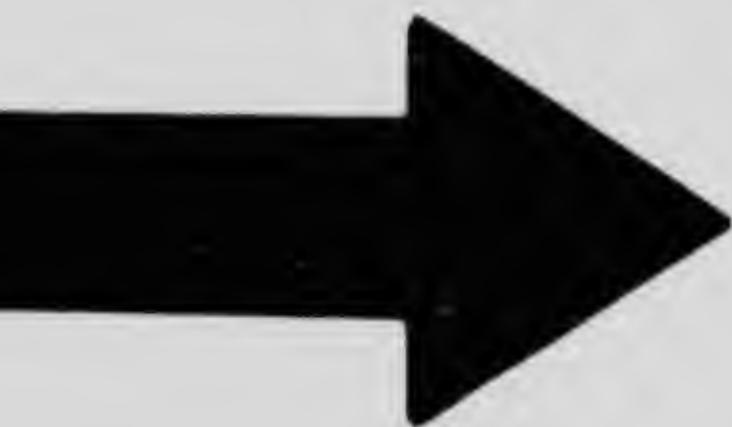
Suivez-moi, fit respectueusement l'inconnu en s'adressant aux trois personnages qui l'accompagnaient et parmi lesquels nous reconnaissons notre bon et sympathique Jean Desgrives.

— Volontiers, répondirent les trois hommes en s'engageant dans l'étroit sentier qui devait les conduire au repaire secret.

Après quelques moments d'une marche assez difficile, ils aperçurent enfin la maisonnette qu'habitaient les pseudo-bourgeois français. Pour ceux qui l'avaient déjà vue, l'aspect de cette maison avait beaucoup changé. Autrefois, elle était d'une élégance raffinée et entretenue par des soins assidus. Elle ne ressemblait pas à la misérable mansarde que nous retrouvons aujourd'hui. Après avoir examiné attentivement les lieux où elle se trouvait, Jean Desgrives se tournant alors vers ses compagnons leur chuchotta :

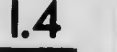
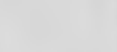
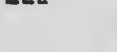
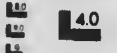
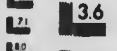
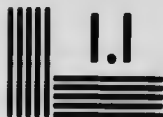
— Il est évident que si c'est un guet-apens qu'on nous a tendu, le lieu est vraiment bien choisi, les broussailles épaisses de ses jardins et les arbres qui l'entourent, font de cette maison un rendez-vous idéal pour celui qui voudrait perpétrer un crime, ou assou-





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

vir une vengeance. Je crois qu'il est dans notre intérêt de redoubler de prudence, sans m'inspirer de réelles craintes, il se pourrait fort bien, tout de même, qu'elle nous réserve à nous tous quelques désagréables surprises.

— Pour cela, reprit l'homme inconnu qui venait d'entendre les avertissements formulés par Jean Desgrives, je puis encore une fois vous certifier que vos craintes sont tout à fait exagérées. Je suis sûr que ce que vous verrez n'aura rien de bien agréable pour vous, mais par contre la satisfaction que vous éprouverez en obtenant des preuves de l'innocence de cette jeune fille, vous feront bien vite oublier la laideur du spectacle qu'il me faut vous offrir. En tout cas, je vous supplie encore une fois d'avoir confiance en moi et de me suivre sans crainte.

Complètement rassurés cette fois par les paroles de l'étranger qu'ils croyaient sincère, ils pénétrèrent sans plus d'hésitation dans la maison mystérieuse. Le spectacle qui s'offrit à leur vue était vraiment des plus lamentables. Presque l'ombre de lui-même, un vieillard aux cheveux blanchis, semblait voir venir la mort avec une frayeur indicible. Il était facile de se rendre compte que le moribond attendait leur visite, en le voyant apparaître, un changement subit s'opéra. Sa figure rigide, ses yeux sans éclats semblèrent renaître à la vie. À en juger par son apparence, cet homme avait lui-même beaucoup souffert. Pour un esprit observateur, il était également facile de s'apercevoir que ce n'était pas seulement la souffrance physique qui l'avait terrassé, la souffrance morale avait joué un grand rôle, et le faisait sans doute gémir encore. Voyant que ses forces allaient l'abandonner, le vieillard, d'un signe de sa main décharnée, les fit s'approcher de son misérable grabat, et là d'une voix presque éteinte, commença aussitôt son horrible confession :

— Rendu au terme de ma vie, j'ai voulu avant d'

mourir éclaircir un mystère qui jadis jeta la consternation en France, et faillit causer votre mort, commandant Desgrives.... La jeune fille qui vous sauva alors était innocente du crime dont elle s'était accusée, c'est lui-même, dans cette maison, que vous trouverez les preuves de ce que je vous avance. L'homme qui vous a guidé jusqu'à moi vous a sans doute raconté de quelle façon les plans vous furent dérobés.... Je n'ai donc pas besoin de revenir sur ce sujet, mais il y a un point qu'il me faut à tout prix éclaircir, afin que vous compreniez comment il se peut que le hasard ait réuni des preuves aussi convaincantes.... Voici : Lorsque cette jeune fille vint par son héroïsme vous sauver et en même temps détruire notre dernier espoir, une vive discussion s'engagea alors entre les deux espions chargés de votre exécution. Vous avez, dit l'un d'eux, en trouvant ce moyen stupide et fantastique, compliqué gravement la situation. Vous n'ignorez pas quelle menace terrible pèse sur nous à la suite de cet échec. A ce moment, la mort seule de cet homme peut nous sauver. Vous réparerez donc votre erreur en vous faufilant dans la foule pour attenter à la vie de ce redoutable chef. — "Mon ami, répondit l'autre, me croyez-vous assez sot pour accepter ce marché qui me condamnerait à la plus épouvantable des morts et cela, dans le seul but de vous sauver ? N'ai-je pas le droit d'être aussi lâche que vous en cette circonstance ? Vous avez peur, je suis votre exemple, je refuse. — Prenez garde, je saurai bien mettre une limite à votre audace, vous nous avez perdus, vous nous sauverez, ou sinon, je saurai bien par cet argument puissant, vous forcer d'agir.... Sortant une arme menaçante, il s'avança. — Mon audace n'égale pas la vôtre, "je me demande qui vous a donné l'ordre de me commander ? Nous allons voir qui de nous deux l'emportera"....

Une lutte terrible s'engagea ; tout à coup une dé-

tonation retentit ; frappé en plein cœur, celui qui avait commencé la discussion, tomba foudroyé par la mort.... La situation devenait donc pour nous de plus en plus menaçante. Il nous fallait à tout prix que personne ne connût cette tragédie. Si la police s'était avisée de faire des perquisitions ici, tous auraient été découverts. C'était alors notre condamnation immédiate.... Après vous être assurés que personne n'avait été témoin du drame, nous nous empressâmes de descendre le cadavre du malheureux dans un caveau souterrain, qui se trouve dans cette maison. Revenant ensuite dans l'appartement où venait de se dérouler un meurtre, et désespérés à la fois, nous nous tenions aux écoutes....

Tout à coup la sonnette d'appel retentit. Cette fois dit mon complice, nous sommes finis. La suite dans laquelle les plongera notre deuxième et définitif échec, nous vaudra sans doute de leur part une dénonciation. — "Evidemment, lui répondis-je, notre chance de salut est mince, mais croyez-vous qu'aucun moyen ne nous permettra d'échapper à l'injuste châtement qui nous attend ? — Pour moi, me répondit mon compagnon, je ne vois pas par quel moyen nous pourrions en sortir puisque nous deviendrons, par ce fait même, entourés d'ennemis. De plus, nous serons incapables de dissimuler les preuves qui s'accumulent maintenant pour nous condamner. Cet homme frappé de démence, le cadavre du mort, tous ces appareils téléphoniques secrets suffiraient amplement pour nous perdre.... "Je vais toujours répondre à cet appel, et si le danger devient plus imminent, nous tâcherons par un moyen quelconque de sortir de la périlleuse impasse.

A peine eut-il pris connaissance de l'impasse que nous arrivait, qu'aussitôt sa figure exprima une très grande joie. Se tournant vers moi, vivement il s'écria : "Sauvés ! Nous sommes sauvés".

— "Sauvés !, répétai-je, incrédule, mais vraiment, je n'y comprends rien ; expliquez-vous, je vous en prie ?

— Volontiers, fit-il. Vous allez voir combien nous avons été fous de craindre nos chefs qui n'ont sur nous aucune emprise.

— Aucune emprise, repliquai-je mais je vous comprends de moins en moins.

— Pourtant la chose est bien facile à comprendre, reprit mon complice.... Comment pourrait-on nous dénoncer puisqu'ils ne connaissent pas notre nom d'emprunt ; de plus ils ignorent complètement notre adresse. Vous oubliez donc que le jour où l'on réussit à établir un service d'espionnage en France, on exigea rigoureusement qu'aucun nom ni adresse ne fussent mentionnés dans les messages transmis afin de ne compromettre rien, ni risquer que tout le complot fût découvert. Vous n'ignorez pas non plus, je suppose, quelle importance ils attachaient à ce service d'espionnage. Il se trouve sans doute dans Paris, plusieurs repaires identiques au nôtre. Il est évident, qu'en leur laissant ignorer notre nom ainsi que le nom de la rue dans laquelle nous opérons, ils ne peuvent rien contre nous. Sans cela, il faut bien se l'avouer, ils ne risqueraient rien en nous dénonçant puisque chaque espion opère en particulier, étranger complètement au procédé secret employé par un compatriote. Vous devez comprendre maintenant pourquoi, il n'est plus nécessaire de craindre nos chefs. La seule chose qu'il nous reste à faire, est de surveiller étroitement ce dément, afin de ne pas attirer par lui des yeux et des oreilles indiscrettes qui s'étonneraient avec raison de nos manières d'agir, et conseilleraient peut-être à la police de faire des investigations dans notre maison. Il est vrai qu'un nouveau crime apporterait plus de sécurité, mais jamais je ne pourrai ajouter à ma conscience déjà surchargée ce nouveau forfait.

— Vous avez raison, mon ami. m'empressai-je de répondre, j'approuve en toute franchise votre décision. D'ailleurs nous devons nous trouver très heureux de

nous en tirer à si bon compte, j'accepte volontiers la charge de surveiller cet homme.

Vous comprenez quel intérêt, il y avait pour moi d'exécuter fidèlement cette mission ; je n'ai pas besoin de faire de longs commentaires sur le zèle que j'y apportai puisque vingt années se sont écoulées sans que mon secret fût découvert. Les raisons qui m'ont décidé à dévoiler après une si longue période, cette tragédie navrante sont les suivantes : Frappé d'un mal qui ne pardonne pas à mon âge, un mal qui a déjà depuis quatre ans, couché mon épouse dans la tombe, j'ai vu chaque jour mes forces décliner. Je compris que le moment de l'expiation approchait. Je réalisai alors toute l'étendue de ma faute. Témoin jadis de l'exécution de cette malheureuse jeune fille, le remords terrible, implacable vint s'ajouter à ma douleur, rendant ma vie presque insupportable. Je me trouvais placé dans la plus cruelle alternative. Après avoir longuement réfléchi, je conclus que mon silence devenait la plus étonnante injustice puisque sans utilité pour personne, j'empêchais à jamais que cette jeune héroïne représentée aux yeux de son peuple, la place d'honneur que lui avait méritée sa grande bravoure. Il ne me restait plus qu'à trouver le moyen d'agir. Incapable déjà de me lever, j'avais peu de chances de mener à bonne fin mon projet. Tout à coup une idée subite me vint. Si j'essayais, me dis-je, de ramener la lumière dans le cœur obscurci de cet homme que je dois garder, peut-être pourrais-je, par lui, réaliser le moyen à prendre. Avec un courage désespéré, je me mis à la tâche. Jugez de ma surprise, lorsqu'après un temps relativement très court, je m'aperçus que j'allais guérir cet homme, rien qu'en évoquant les moments terribles de cette sombre tragédie, je ramenaï peu à peu la lumière dans le cerveau que la souffrance et les misères de toutes sortes avaient obscurci. Je n'ai pas besoin de vous en conter davantage, je suis sûr que vous me croyez.

chant qu'il vous faut des preuves pour que la réhabilitation de cette jeune fille soit faite publiquement, je vais me hâter de vous les faire connaître ; j'ai peur que mes forces me trahissent et m'empêchent d'achever mon histoire... Voici les procédés : prenez les clés du caveau souterrain dans lequel reposent encore les ossements et l'uniforme même de ce soldat qui se trouve devant vous... Vous trouverez comme preuves à conviction tous ses papiers d'identification qui révèlent l'infirmité de cet homme qui dut subir, par suite d'accident, l'amputation d'une jambe. Ces papiers ne pouvaient appartenir à la victime puisqu'en examinant attentivement les ossements vous pourrez constater que celui-ci avait ses deux jambes. De plus, en relisant dans vos archives le nom de vos soldats devenus invalides, vous vous rendrez compte également que ce fut par une permission toute spéciale qu'il obtint après bien des instances, l'autorisation de garder malgré tout l'uniforme, s'engageant à remplir les fonctions que lui permettait son état. Les chiffres que vous trouverez sur l'uniforme de ce cadavre seront encore des preuves indiscutables que tout ce que je vous révèle est d'une rigoureuse exactitude. Quant aux documents volés, deux feuilles, que ces deux espions oublièrent dans leur précipitation de retourner aux autorités de France, vous permettront de prouver au peuple que c'est bien ici qu'ils furent apportés dans l'espérance de transmettre de précieux renseignements à vos ennemis, au moyen de ces appareils téléphoniques secrets qui sont demeurés tels qu'ils étaient aux jours sombres de la grande tourmente. Il n'appartient plus qu'à vous maintenant de continuer mon oeuvre et cela comme bon vous semblera. Je sens déjà que le voile de la mort obscurcit mes yeux, que bientôt j'en aurai fini avec cette misérable vie... Je meurs heureux... Si je fus bien coupable, l'acte de réparation que je viens d'accomplir plaidera sans doute en ma faveur auprès de Dieu lors-

que le paraîtrai devant Lui... Il me pardonnera tous les crimes que j'ai pu commettre, puisque je les regrette bien sincèrement. Avant détruit tout ce qui pourrait révéler ma véritable identité et le temps m'ayant rendu tout à fait méconnaissable, personne ne saura jamais qui je suis. Vous êtes, je vous le répète, libre d'agir comme il vous plaira... Puis complètement épuisé par l'effort surhumain qu'il s'était imposé et comme s'il n'eût attendu que cet aveu pour mourir avant même que ceux qui l'écoutaient aient pu lui prodiguer quelques paroles de consolation, sa tête retomba lourdement sur son oreiller, tandis que s'échappait de ses lèvres le dernier souffle de vie.

CHAPITRE XIX

LE SOUVENIR DE RITA REVIT DANS UN CHANT DE PAIX. LA PUISSANCE DE DIEU.

Avec la rapidité de l'éclair qui sillonne les nues, tout Paris apprit bientôt les détails de ce triste drame. A cette époque on semblait déjà avoir oublié l'effroyable guerre qui jadis avait bouleversé la France. Les rois et les gouverneurs sensés voyaient avec terreur que la haine et l'orgueil reprenaient encore leur empire sur l'humanité, laissant présager d'autres conflits que la science de l'homme rendue presque à son apogée ferait encore plus terribles que les précédents. C'était en vain que les nations cherchaient une entente, toujours leurs plans basés sur des choses purement matériels s'effondraient lamentablement. Le souvenir de la jeune héroïne que toute la France acclamait en ce moment, allait apporter une lumière salutaire à cette conférence de paix qui devait, ce jour-là, réunir encore une fois un représentant de toutes les nations et à laquelle devaient assister également les savants et les hauts dignitaires de l'époque.

La pensée de cette jeune fille qui par ses lourds sacrifices avait conquis la faveur du public, allait peut-être démontrer à tous ces savants quel était le moyen le plus sûr d'arriver à cette entente qui pourrait avec le temps et la bonne volonté des hommes, apporter à jamais le bonheur et la paix tant désirés.

Rendue au paroxysme de la souffrance, Rita avait vu avec effroi dans quel précipice insondable semblait glisser l'humanité. Assouffis du désir de triompher, deux peuples s'entrechoquaient dans une lutte sans merci, semblant détourner leurs yeux avec mépris du chef-d'oeuvre des chefs-d'oeuvre que sont les dix commandements de Dieu et dont l'un dit aux hommes de s'aimer les uns les autres. Devant la puissance de ce Dieu qui s'était manifesté si clairement à ses yeux, elle ne pouvait arriver à comprendre comment il se faisait que ces lois d'une sagesse incomparable étaient reléguées dans l'oubli. Animée de cette folie, elle envisageait la mort sans frayeur. Victime de l'injustice des hommes elle avait dans sa dernière nuit, écrit les impressions qu'elle avait ressenties lorsqu'elle s'était vue condamnée au supplice par son propre peuple pour un crime qui lui paraissait odieux, mais qui l'avait pourtant sauvé de la défaite. Remise, le matin même, de cette nuit tragique, à la baronne de Castel, devenue plus tard la femme de l'illustre commandant Desgrives cette lettre avait été conservée précieusement. Après que Jean eut raconté à sa jeune épouse tout ce qui s'était passé, fidèle à la promesse qu'elle avait juré d'accomplir, elle lui remit ces écrits.

Cet adieu déchirant fut pour Jean Desgrives, toute une révélation, alors, les horreurs des anciens jours repassèrent dans son esprit. Il lui semblait que tous ses soldats tombés, précédés de cette grande Ame, se redressaient maintenant, pour reprocher à l'humanité sa coupable ingratitude, pour proclamer d'une magistra-

la façon l'existence de l'âme. Inspiré par la reconnaissance et par la justice, Jean Desgrives avait résolu de produire à cette conférence de paix ces écrits, afin de faire la lumière sur cette pénible tragédie, et démontrer d'une façon juste et précise, que par lui-même, l'esprit forçait l'homme à croire à l'immortalité de l'âme et à reconnaître même pour son bien temporel, la sagesse des commandements de Dieu. C'était le sujet de méditation qui le hantait lorsqu'il pénétra dans l'immense édifice où devaient être discutés les problèmes susceptibles de ramener la paix entre les peuples.

Pour rehausser l'éclat de cette réunion exceptionnelle, une fanfare puissante exécutait le chant national de chaque pays représenté. Lorsque la Marseillaise retentit, Jean Desgrives que l'on présentait à la foule commanda d'un geste solennel et d'une voix forte et vibrante, le silence qui se fit à l'instant même. Une vive anxiété s'empara de l'auditoire. De toutes parts des cris de protestation s'élevèrent.

Jean Desgrives qui avait prévu cette réaction ne s'en déconcerta nullement. Sans s'occuper de ces réflexions peu flatteuses, avec toute l'éloquence dont la nature l'avait si généreusement doué, il continua son discours. Bientôt le silence le plus complet se fit :

— Je vois, disait-il, que déjà l'auditoire à qui je m'adresse, a jugé avec sévérité mon étrange attitude. Je comprends ce qui peut se passer dans vos coeurs de patriotes. Je suis sûr que vous me pardonnerez en apprenant que j'ai agi ainsi pour donner un exemple nécessaire à la réussite de nos gigantesques plans... N'est-il vraiment pas urgent de vous rendre compte que dans des réunions telles que celle-ci, ce ne sont plus des peuples qu'il faut acclamer, mais un peuple. Par conséquent, ce n'est donc plus des chants qui pourraient efficacement nous unir, mais une prière... Un appel sincère à la charité humaine et qui reposerait au

désirs de tous... qui serait par conséquent son gage de paix et de pardon salutaire. Mais, me direz-vous, comment cette supplication pourrait-elle répondre aux aspirations si différentes de chacun d'entre nous ? ... Dieu, par la sagesse de ses lois, répond éloquemment à la question, car forte de ses principes religieux qui l'ont inspirée, la jeune fille qui m'a sauvé, a pu dans sa détresse écrire ce chant, cet appel à la paix qui semble s'adresser à ses bourreaux. Qui sont-ils ces bourreaux ? ... Nous tous qui par notre orgueil insensé provoquons ce fléau terrible : la guerre. Elle révèle d'une façon magistrale, l'existence de Dieu. La France entière se réjouit en ce moment à la pensée que l'innocente victime n'est pas tombée sous les balles de ses compatriotes.... N'est-ce pas une inspiration sublime qui animait ce soldat, lorsqu'au risque même de sa propre vie il détourna les balles qui auraient rendu la France fratricide involontaire.... Oui, Dieu existe ! Je proclame à la face de l'univers que je crois en Lui, en l'existence de l'âme.... Et si je me permets de faire la lecture de ces pages, c'est qu'elles revelent, d'une façon touchante, ces vérités qui échappent aux incrédules, à ceux qui ont placé leur idéal dans les biens périssables de la terre. L'homme se grandit-il en ne croyant pas à l'existence de Dieu et de l'âme ? N'est-il pas comme un roi qui ne veut pas que ses domaines s'étendent plus loin que son oeil peut percevoir. N'est-ce pas que le génie de l'homme condamne de telles balourdises. Ici-bas, tout paraît n'être qu'illusion et mensonge. Même en faisant taire la voix de cette âme qu'il ne veut pas reconnaître, l'incroyant se voit condamner par une voix intime : sa conscience. Dieu est et sera toujours le maître absolu des humains. En refusant ses lois, l'homme se punit lui-même ; il devient son propre ennemi. C'est cette visite qu'a cherché à prouver cette héroïne qui a tant souffert en écrivant l'adieu touchant que voici et qui s'adresse à nous tous.

"Si je ne sentais pas la meurtrissure de ces chaînes, je me croirais le jouet de mon imagination tant les événements qui se succèdent me paraissent invraisemblables.... Quelle folie s'est donc emparée de l'humanité? N'est-ce pas chose incompréhensible que de voir la nation dans cette lutte infernale et sanglante. Le sol tremble, le ciel se rougit sous le choc de ces terribles et supériorités combats. On dirait que l'orgueil et la haine ont réussi à entr'ouvrir les portes de l'enfer, précipitant dans un chaos lamentable des millions de soldats. Démon maudit, c'est là ton ouvrage! c'est toi qui en chassant du cœur des hommes le souvenir des lois de Dieu, as déchaîné l'esprit du mal! Oui, c'est toi qui semas ce poison dans les âmes par tes doctrines fausses, faisant ainsi de la terre un véritable enfer. Je sais bien, va, que Dieu triomphe sur toi en ce moment. L'âme de tous ces soldats que tu as entraînés dans la mort ne t'appartient pas, puisque tous l'ont rachetée aux prix même de leur sang. Tu n'es pas seulement l'ennemi de l'âme, mais tu es l'ennemi de l'humanité entière et celui qui écoute tes paroles mensongères, souffre tôt ou tard. Une voix semble me dire en ce moment, que ce cataclysme servira à sortir le monde des ténèbres dans lesquelles tu l'as plongé: C'est par la douleur que le cœur se détache de la terre, que l'esprit éprouve instinctivement le besoin de se confier à une puissance plus grande que la sienne. Cette puissance, l'homme ne la trouvera qu'en Dieu. Ce maître souverain a pour prouver sa supériorité ses dix commandements, qui sont incontestablement le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Solides comme le roc, ces lois demeureront toujours la base sur laquelle les peuples devront s'appuyer pour retrouver la sécurité et le bonheur qu'ils ont perdus. N'est-il pas étonnant que des hommes de grand génie cherchent à les détruire ou à les modifier! Ne comprennent-ils pas qu'en les méconnaissant, c'est leur bonheur même qu'ils détruisent.

Il faut vraiment que l'orgueil les aveugle pour qu'ils viennent publiquement les bienfaits de ces lois qui sont les seules à défendre avec justice les droits communs de chacun d'entre nous. Qui donc oserait soutenir que les peuples ne seraient pas plus heureux, s'ils avaient au coeur une même croyance, un seul et vrai Dieu ? N'est-ce pas la division qui affaiblit et sème la discorde, poussant chacun à défendre ses droits comme bon lui semble. Hommes de toutes les nations, pourquoi ne pas choisir comme juge suprême de vos actes, Dieu et ne pas observer ses lois, puisqu'elles peuvent apporter à chacun d'entre nous, sans exception, le plus grand bonheur que l'on puisse désirer sur cette terre. N'est-ce pas le seul moyen d'enrayer à jamais ces guerres effroyables qui sabattent sur le monde. Oui, je le répète, l'homme en méprisant la valeur des commandements de Dieu, tourne contre lui-même une arme terrible. Il sait bien que son esprit est trop faible pour combattre efficacement la forte perversité de son coeur. Instinctivement, il sent qu'il lui faut pour réagir un secours surnaturel ; une force invulnérable. Ce quelque chose, que les esprits les plus éclairés de la terre cherchent pendant des siècles, mais ils ne le trouveront ailleurs que dans les lois de Dieu, jamais non plus nous ne vivrons dans la paix si les lois de ce Dieu sont méconnues. Ah ! répondront à ceci les incrédules, ces commandements ne peuvent que nous empêcher d'être heureux. A quoi bon se mortifier, souffrir, puisqu'après la mort tout sera fini, ne vaut-il pas mieux chercher à goûter tout le bonheur que nous offre le monde ? Hé bien, soit ! enlève de ta vie ton âme, chasse-la de ton esprit cette croyance afin de te vautrer à ta guise dans les faux plaisirs de la terre, mais prends garde que le jour où il te faudra mourir, la voix de ta conscience n'appelle en vain à son secours ce Dieu que tu auras malheureusement méconnu ! Tu l'apercevras à ton heure dernière que si toutes ces lois n'étaient pour

toi qu'illusion, c'était bien tout de même à elles que tu aurais dû t'arrêter pour atteindre ce bonheur que tu as poursuivi en vain. C'est à ce moment que l'on peut envisager la vie sous son vrai jour, apprécier sa juste valeur Dieu et ses indestructibles vérités... Etudions-les profondément ces vérités ; servons-nous de notre esprit pour les admettre et de notre cœur pour les aimer afin d'être compris de ceux qui ne veulent pas reconnaître l'existence de leur âme, qui veulent malgré tout faire de leur vie, leur ciel. Ceux-là mêmes se rendront compte incontestablement que ces lois sont aussi faites pour eux, que leur destruction ne menace non pas seulement le bonheur et la vie future de leur âme, mais même leur vie et leur bonheur temporels. En effet, homme incroyant, celui qui ne sait plus respecter Dieu et ses préceptes, pourra-t-il respecter davantage l'individu, son semblable ? N'ayant plus rien pour l'arrêter, il suivra infailliblement les mauvais penchants de son cœur et alors naîtront pour toi et pour tous, des injustices de toutes sortes. Et si, révolté, tu t'avises de l'arrêter dans ses iniquités, il te répondra qu'il cherche comme toi-même le bonheur, qu'il suit le chemin que tu lui as tracé en proclamant que tous les moyens sont bons pour atteindre un illusoire bonheur. Tu vois dans quel abîme tu te précipites ? C'est alors que tu t'apercevras de ta grave erreur en voyant que tous se retournent contre toi. Tu auras voulu le règne de la force et de la terreur ; victime de toi-même, n'ayant plus rien pour l'empêcher de glisser sur la pente fatale, les passions méprisables de toutes sortes auront vite fait de lui un homme au cœur méchant. Tu t'apercevras également que tu as livré à la cupidité de ces hommes tout ce que tu avais de plus cher. Tu verras alors ta femme et ta fille traînées dans la honte, on t'enlèvera tous tes biens, on te chassera de ta maison... Lorsque vaincu, anéanti, tu jetteras autour de toi un regard navré sur tou-

tes ces ruines, tu fermes malgré toi les yeux, incapable de faire taire plus longtemps la voix mystérieuse de ta conscience. Tu l'entendras te crier : Voilà le sort réservé aux hommes qui veulent faire de leur vie, leur ciel et leur seul idéal. Les destinées relèvent de Dieu. L'homme ne parviendra jamais à trouver le bonheur en suivant ses désirs pervers. C'est là une vérité indiscutable. Le ciel est la suprême consolation de ceux qui souffrent ici-bas.... Ils sont légions, ne cherche pas à détruire en eux cette dernière, cette sincère espérance. Ouvre plutôt ton cœur à la vraie sagesse qui est la foi, écoute enfin la voix de cette conscience, et pour le bonheur de tous, va, de par le monde en criant : "Debout, athés, incroyants et infidèles, debout enfin toute l'humanité ! L'heure de la bataille décisive et générale vient de sonner. Descendons bravement au fond de nos cœurs où se trouve le champ d'action de cette bataille ; la, détruisons sans pitié l'orgueil qui règne sur nous en maître, qui de ses puissances néfastes empoisonne notre vie. Croyons en Dieu et en l'éternité et craignons le génie de l'homme, car lorsqu'il aura atteint l'apogée de sa puissance, il inventera peut-être les armes par lesquelles ce Dieu justement courroucé, laissera s'entretuer le genre humain. Si la haine et l'ambition ne sont pas contrôlées, les guerres futures feront peut-être en un jour plus de ravages que la dernière n'a fait pendant de longues années. Le temps est maintenant venu de faire des nations, une nation, des peuples, un peuple, et des croyances, une croyance, car le bonheur et la paix du monde ne peuvent plus reposer sur d'autres bases. Lorsque, chacun aura vaincu l'ennemi qui a juré sa perte, son cœur régénéré, redevenu bon, fera affluer à son cerveau des idées justes. Si la vie lui apporte toutes sortes de souffrances et d'ennuis, il ne verra pas d'un oeil d'envie le bonheur de son voisin, mais il comprendra qu'une autre vie le récompensera largement.

de toutes ses souffrances de la terre. Nul ne peut promettre une telle récompense ici-bas et ces simples faits devraient évidemment prouver cette foi indispensable au bonheur de l'humanité. Pour se passer de Dieu, il faudrait que l'homme pût à son gré et par ses propres moyens, éloigner de lui les souffrances et les amertumes de la vie. Or, comme tous savent par expérience que jamais l'homme n'a eu ce pouvoir, il est sage d'écouter la voix de son âme et de chercher enfin la vraie lumière. Il se peut qu'il se trouve encore des esprits trompés par l'erreur, dont la seule ambition sera toujours de semer la discorde; mais qu'importe, si ceux qui ont pour mission de gouverner les peuples préchent d'exemples! Les nations alors seront sauvées de la ruine, qui les menace. Alors succèdera à ces cris de guerre et de mort une supplication de pardon et de paix. En voyant unis par le cœur et l'esprit, ces nobles défenseurs de races, ils comprendront que c'est au bonheur que l'on veut les conduire. En toute confiance, ils obéiront à la voix de ces hommes qui seront devenus doublement des héros. Enfin tous entonneront avec confiance, comme un cantique, cet humble appel à la paix que voici :

Unissons-nous, et par notre prière

Formons un chœur aux innombrables voix.

Pour apaiser la haine, puis la guerre

Fraternisons, recourons à la croix.

Chaque pays, pour vivre, a ses coutumes,

* Au cœur, l'amour, droit de l'humanité.

Donnant ainsi par ces deux lois communes

Un élément de suprême pitié.

Prions toujours, pleins d'espérance

Le Dieu vrai roi des gouverneurs,

Pour que bientôt l'heure s'avance

Où finiront toutes ces horreurs.

Il faut des grands, des maîtres dans le monde,
Droit naturel que nul ne peut changer,
Vivant unis, c'est la force féconde
C'est un bonheur qu'on ne peut ébranler,
Soyons enfin des immenses familles,
Réunies pour le suprême devoir....
D'anéantir tous ces desseins hostiles
Troublant la paix, semant le désespoir.

En déplorant ces drames de la vie,
Courbons nos fronts devant tous ces soldats
Qui sont tombés défendant leur patrie,
Ils sont tous grands mourant dans ces combats,
Rappelle-toi qu'en ces heures terribles,
La mort fauchait des coeurs comme le tien
Le souvenir dans ces mêlées horribles
D'un doux foyer, était leur seul soutien.

Notre plus grand ennemi sur la terre
Il est caché au fond du coeur humain
Et c'est l'orgueil au souffle délétère,
Semant la mort partout sur son chemin,
Pas un n'échappe à sa griffe infernale,
Tous nos souffrons sous son joug inhumain
Et sa blessure sera toujours fatale
Si l'on se rit des lois du Dieu divin.

Crions bien fort, pleins d'espérance :
"Vivent les roi, les gouverneurs",

Pour tout peuple l'heure s'avance
Ou Dieu viendra sécher ses pleurs.

A peine Jean Desgrives eut-il prononcé le dernier mot de ce poème, qu'aussitôt des applaudissements frénétiques éclatèrent de toutes parts dans l'immense hippodrome de Paris, qu'on appelait pour la circonstance le temple de la paix. En observant les délégués venus de tout les coins du monde pour assister à cette réunion qui devait décider du sort des nations, il lui sembla que c'était à l'humanité qu'il venait de s'adresser et que c'était aussi l'humanité entière qui semblait approuver les sages lois de Dieu.... Ce triomphe avait été prévu par la baronne de Castel. C'est alors que vêtu d'un costume militaire qui lui allait à ravir, son jeune fils se présenta au milieu des cris et des vivats. Il s'inclina vers la foule déposant aux pieds de son père une magnifique croix de fleurs, en hommage à la grande disparue. Les applaudissements ralentis à l'arrivée de l'enfant, recommencèrent avec un enthousiasme nouveau. On semblait approuver à l'unanimité l'honneur rendu à l'héroïne sacrifiée. Tout ce qui se passa au coeur de Jean lorsqu'il vit apparaître son fils portant cette croix serait impossible à traduire. Incapable de maîtriser son émotion, et cédant à une inspiration subite, il s'écria :

— Rita, Rita, tu n'as pas souffert et parlé en vain ! Les peuples en ce moment semblent avoir compris ton appel. Celui que tu as si héroïquement sauvé va défendre ta cause, accomplir un serment que lui avait inspiré ton courage surhumain. Avec une éloquence que l'émotion grandissait davantage, il continua :

— Peuples de toutes les nations, ayant été témoin des ravages et des sacrifices incroyables qu'exigeaient la

guerre, j'ai juré de déployer le reste de mon énergie pour combattre cet épouvantable fléau. Le moment semble venu d'accomplir mon serment. C'est pourquoi après avoir été général de la guerre, je me fais général de la paix en répondant à l'appel de cette héroïne qui la fois sauva la France en me sauvant... Qui d'entre nous osera encore douter de ces paroles ? Ne sommes-nous pas forcés d'avouer malgré nous que c'est là l'expression de la plus sincère vérité. Adoptant de tout coeur les moyens proposés, je soutiens que le moment est venu pour les peuples de mettre en pratique le sublime commandement : Aimez-vous les uns les autres. La paix qui en découlera sera stable à jamais, surtout, si toutes les nations reconnaissent également la nécessité immédiate du désarmement général. N'est-ce pas suspendre au-dessus de nos têtes le glaive de la mort en protégeant encore ces inventions de toutes sortes qui n'ont pour but que de semer la destruction et la ruine parmi les peuples. Ces inventions meurtrières devraient être rigoureusement bannies de la société. Jamais l'on ne jugera avec assez de sévérité ces engins infernaux.

Oui, réagissons et promptement, car la science est sur le point de devenir une autre grande ennemie de l'humanité. Ne voyons-nous pas en effet, la machine supplanter l'homme dans les actions, arracher à l'ouvrier le pain nécessaire à son existence ? Le temps n'est peut-être pas très loin où de grandes usines fonctionneront sous la direction d'un seul homme. Ce jour-là marquera le triomphe du mécanisme. Alors, sous l'apparence du progrès, les nations iront vers la ruine. Le monde semble être sur le point de se diviser pour son malheur en deux catégories : Les riches et les esclaves.

Il faut convenir que si les têtes dirigeantes des pays s'imprègnent de l'esprit de justice que recommande cette grande héroïne, la science, loin de nuire à l'humanité, sera pour elle un bienfait. Par un moindre effort de

l'homme, la terre produira de quoi le nourrir. Voilà le côté avantageux de la science. Envisageons-la maintenant, contrôlée par l'injustice et l'ambition. Prévoyons ses terribles ravages ; bannissant de l'humanité l'ouvrier devenu inutile, c'est le triomphe pour un court moment de la richesse et de la force injuste. Ici, il est extrêmement nécessaire que l'ambitieux s'ouvre les yeux pour voir dans quel effroyable abîme il se plonge. Qu'il se rappelle que l'ambition de l'homme est insatiable, que jamais personne, à part Dieu et son Eglise, n'empêchera celui qui posséderait la moitié de la terre de désirer l'autre moitié. Il est évident qu'à ce point de vue, l'être abandonné à lui-même ne peut d'aucune manière espérer être heureux.... Tu vois, incroyant et puissant par la force de l'or qu'un ouragan terrible sondera bientôt vers toi pour t'anéantir. Ton or ne sera pas assez fort pour arrêter cette rafale et le grondement de ce tonnerre que feront ces millions et ces millions d'humains en s'avancant vers ton palais, tels des loups affamés. . . Riche tu ne peux comprendre, toi qui n'as pas faim, ce qu'est la faim ; tu ne peux comprendre, toi qui est heureux, ce qu'est la misère : Ton oeil, ébloui par l'éclat de ces richesses, ne pourra percevoir ce qui se passera au fond de ces misérables taudis où d'innombrables pères et mères de famille verront se grouper autour d'eux leurs enfants criant : J'ai faim, j'ai faim.... Comme il sera épouvantable le sort de ces malheureux qui n'auront plus de travail ; la machine sous le mauvais génie de l'homme les aura remplacés.... Prends garde, toi qui combats la religion ! Ces moments seront terribles pour toi, si tu triomphes, crains ton triomphe.... ton triomphe sera ta perte. Tu t'apercevras qu'il faut un Dieu pour conduire l'humanité ; toutes ces victimes à qui tu auras arraché la foi et l'espérance se révolteront en voyant l'injuste douleur qui les accablera. Alors le flot incessant de ces bêtes humaines s'avancera vers toi.

Ce sera bien en vain à ce moment que tu leur lanceras à la tête les lourds écus d'or. Pours de desespoir, ils ne comprendront plus. Si tu t'avisais de les exterminer, l'amoncellement de leurs cadavres serait tel, que tu verrais bientôt ton palais, tes richesses, ta gloire ensevelir. Voilà ce que sera la vie sans Dieu et sans éternité.... Ce ne sera que des guerres et des luttes civiles qui ne devraient s'achever que le jour ou le dernier des humains aura vaincu son adversaire. Malgré que ces paroles paraissent fantastiques et invraisemblables, en y réfléchissant profondément, l'esprit bien équilibré ne peut s'empêcher de s'inquiéter et de juger aussi les choses. Ouvrons les yeux ! Dieu est là, puissant et terrible. Il se pourrait fort bien que de sa main, Il fasse de nouveau éclater cette puissance en montrant son juste courroux. Après avoir désarmé nos coeurs, désarmons notre bras, donnons à nos enfants d'autres convictions. La science plus développée les exige impérieusement. Aimons nos enfants, aimons notre patrie, c'est Dieu qui nous le commande. Souvenons-nous que les nations doivent être comparées par nous tous à une famille, dont les enfants, aux différents caractères, ont droit malgré tout à une place dans le coeur de leurs parents. Or, pour aucune raison et malgré leurs défauts, ces enfants ne doivent désunir les liens sacrés de cette famille. Cherchons par les mêmes principes réaliser cette union indissoluble des peuples et des nations. Puisque le temps moderne et le progrès ont presque changé la mentalité des hommes, montrons à nos enfants que le vrai héros n'est plus celui qui sait brandir une arme et terrasser un ennemi, mais bien celui qui sait vaincre ses passions et redresser ses mauvais penchants. Puisque c'est le génie qui l'emporte, les plus grands héros de demain, je le répète, seront ceux qui auront eu le courage de descendre au fond de leur coeur pour obtenir ces victoires morales, si utiles pour eux et pour l'humanité entière. Mon fils, mon fils, au nom de

l'amour que je te porte, écoute-moi bien, grave dans ton esprit ces mots : "Regarde l'épée que je porte : depuis mon enfance, on m'apprit à la manier avec bravoure. Je suis heureux d'affirmer que jamais je n'ai faibli à ce devoir sacré. Toujours elle a défendu vaillamment les causes que je croyais bonnes. Maintenant, les temps sont changés, elle n'a plus la valeur de jadis, car dans un avenir très rapproché, le monde trompé et trompeur n'attaquera plus, face à face, son ennemi. Il ne sera donc plus nécessaire d'être brave pour faire la guerre puisque qu'en possédant les engins nécessaires, les plus grands assauts se déclancheront automatiquement. Ce sera donc la lutte à coup de science. Alors, vois ce que je fais de cette arme, devenue inutile. D'un coup violent sur le parquet, il la brisa. Prenant les deux parties rompues, il les unit de manière à former la croix, et la brandissant devant l'assistance, il continua :

— Souviens-toi de mes conseils comme je me suis souvenu de ceux de mon père. Rappelle-toi toujours que la croix que je te montre doit être la seule arme qui te grandira aux yeux de l'humanité, et par laquelle tu pourras vaincre tes ennemis. C'est toujours elle qui éloignera de ta route les plus amères douleurs... Ne faiblis jamais dans l'adversité ; que ce soit elle toujours qui défende les causes que ton esprit et ta conscience jugeront bonnes. Je te donne en ce moment l'héritage que chaque humain peut offrir à ses enfants. Il vaut mieux que l'or et l'argent puisqu'il représente le bonheur de deux existences et dont l'une ne finira jamais.... Accepte ces conseils comme le gage de mon suprême amour....

Jetant sur son fils un regard attendri, il se sentit envahir d'une immense pitié en songeant à l'incertitude de l'avenir. Vaincu par l'émotion, et pour cacher

À la foule ses larmes, il saisit son enfant dans ses bras, et se déroba à l'assistance, sans plus se soucier des applaudissements qui éclatèrent. Se sentant incapable d'affronter de nouveau la foule qui le réclamait, il donna l'ordre à ceux qui l'entouraient de faire placer la croix de fleurs sur la tombe de l'héroïne, et en même temps de prévenir la baronne qu'il voulait définitivement quitter la salle. Après un court moment, sa noble épouse vint le rejoindre :

— Viens, dit-il, après que son émotion se fut un peu calmée, viens, à quoi bon rester plus longtemps ici ? Dieu a permis que le seul nuage qui obscurcissait notre bonheur, se dissipe.... Allons maintenant retrouver, à notre foyer, la douceur de la paix. Celle qui vient d'être si miraculeusement réhabilitée se rit sans doute de notre bonheur, puisque le sien, plus grand que le nôtre, est éternel".

Avec leur fils, par un passage qui les empêchait d'être vus de la foule, ils abandonnèrent alors le temple de la paix.

Ainsi se termina le roman de Rita, qui, à l'apogée de son martyre, pardonna à ses bourreaux et légua comme preuve de ce pardon, un chant de paix qui devait être l'écho de sa dernière pensée.

— FIN —



